

MICHEL DESHUSSES

SOUVENIRS

NOVEMBRE 2010

TABLE DES MATIERES

<u>Chapitre</u>	<u>Titre</u>	<u>Page</u>
1	INTRODUCTION	3
2	LES ANCETRES SAVOYARDS	4
3	LES DESHUSSES EN SUISSE	5
4	LES COUSINS DE CAROUGE	11
5	UN AMOUR DE JEUNESSE	13
6	NOUVELLE GENERATION	16
7	VACANCES A BREAZA	19
8	ACHAT D'UNE VOITURE	23
9	VACANCES A TIMIS	26
10	LES AILES	28
11	ANNEES DE GUERRE	30
12	ENFIN LA PAIX	34
13	DERNIER DEMENAGEMENT	36
14	ARMEE	39
15	CARRIERE D'INGENIEUR	41
16	EVOLUTION TECHNOLOGIQUE	44
17	JE FONDE UNE FAMILLE	48

EN GUISE D'INTRODUCTION

Me voici, à 80 ans passés, bientôt en "fin de parcours" et je repense à mes parents qui nous racontaient leurs souvenirs de jeunesse et que, mes frères et moi, écoutions d'une oreille distraite. Ces vieilles histoires n'étaient guère passionnantes pour nous jeunes qui rêvions plutôt aux aventures futures et aux merveilles de la technique en plein essor.

Et aujourd'hui je regrette de n'avoir pas noté ce que nos parents nous racontaient sur leurs parents et grand-parents et sur la vie combien différente de ces périodes bien révolues.

C'est pourquoi j'essaye de rassembler ici ce qui me reste de souvenirs transmis par nos parents et vécus par moi-même, en espérant que cette histoire de famille intéresse nos enfants et petits-enfants, peut-être pas tout de suite, mais plus tard lorsque, à leur tour, ils auront envie de retrouver un peu leurs sources.

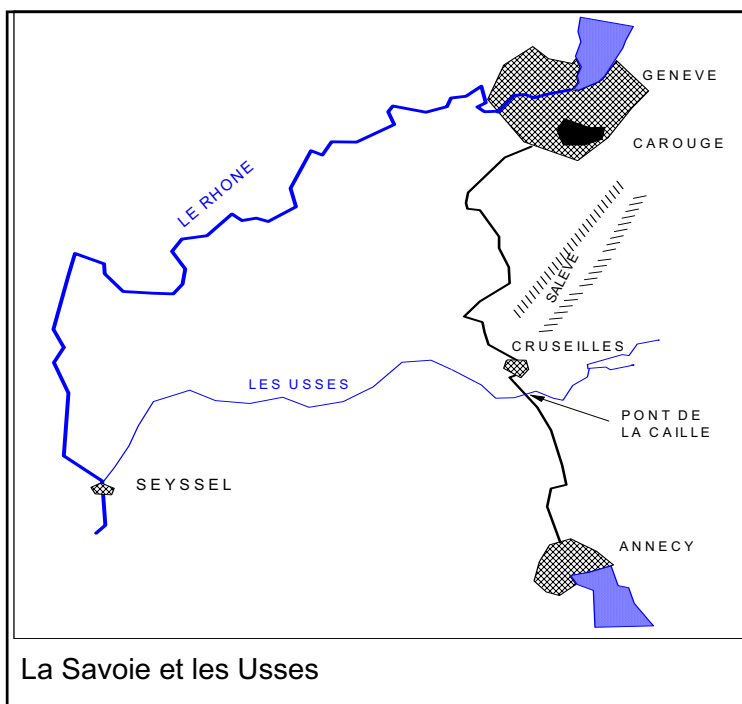
Pour compléter mes souvenirs, j'ai aussi repris l'arbre généalogique que mon père avait dessiné sur un immense papier quadrillé, et utilisé les notes que mon oncle, le Père Jean Deshusses, avait recueilli de son père. Mon frère Jacques m'a aussi aidé et nous avons comparé nos souvenirs.

Les photos ont été scannées depuis divers albums préparés il y a des années par mon père.

2

DANS LEQUEL ON EVOQUE DES ANCETRES SAVOYARDS

Une rivière prend sa source derrière le Salève, en Haute Savoie actuelle; ce sont les Usses, un torrent de montagne qui a patiemment creusé son chemin dans la roche calcaire en formant, tout près de Cruseilles, un véritable canyon, sur lequel passe la route de Genève à Annecy, au lieu dit le Pont de la Caille. Puis le torrent devient rivière en s'assagissant et déroulant un cours de plus en plus lent jusqu'à son embouchure dans le Rhône à Seyssel.



Au Moyen Age et bien longtemps après encore, les gens du commun n'avaient pas de nom de famille, mais seulement un prénom et très souvent un surnom tiré d'une particularité quelconque. Et ce surnom, devenu héréditaire, s'est progressivement transformé en nom de famille. Et c'est bien ce qui s'est passé pour nos ancêtres qui habitaient un hameau, tout près de Cruseilles, au bord des Usses. A Cruseilles, on retrouve dans les documents d'église (autrefois, c'était le curé et non l'officier d'état-civil qui enregistrerait les naissances, mariages et décès) toute une série de Deshusses, qui à l'époque s'écrivait :

De \int usses

Le plus ancien nom que l'on trouve est celui de Pierre Deshusses, décédé en 1643. A cette époque on avait de très nombreux enfants et on retrouve génération après génération une ribambelle de Deshusses qui ont vécu à Cruseilles ou dans les environs (le père Jean a dressé un tableau qui comporte env. 60 noms). Ils étaient pour la plupart cultivateurs, mais on note parmi eux un sergent, un maréchal (ferrant, bien sûr).

L'histoire commence à devenir intéressante avec Jean-Claude Deshusses, né à Cruseilles le 20 messidor an 6 (août 1798). La Savoie, qui faisait partie du Royaume de Piémont, devenu en 1732 royaume de Sardaigne, avait été an-

nexée par la France peu après la Révolution Française, en 1792, en même temps que Nice. La Savoie était devenue le département du Mont-Blanc. En 1798 Genève fut à son tour annexée par la France qui en fit la préfecture du nouveau département du Léman, constitué de cette dernière ville, de territoires détachés du département du Mont-Blanc ainsi que du Pays de Gex. Lorsque notre Jean-Claude eut une dizaine d'années, il répondit à un appel de l'évêque d'Annecy, qui cherchait des jeunes gens pour devenir curés. Toutefois il y eut trop de volontaires et l'évêque tira au sort les noms: certains devinrent effectivement prêtres et les autres instituteurs. Et c'est ainsi que Jean-Claude, qui avait tiré le bon ou le mauvais numéro – c'est selon – fut envoyé à Corsier où il exerça pendant de nombreuses années le métier de maître d'école.

Le frère aîné de Jean-Claude, François-Laurent (1796 – 1822) fut lui aussi instituteur et s'installa près de Corsier, à Choulex.

3

OU L'ON ÉVOQUE LES DESHUSSES EN SUISSE

En 1816, Corsier, avec d'autres communes savoyardes, fut rattaché à Genève, suite aux décisions du Congrès de Vienne et ses habitants devinrent en même temps genevois et suisses. Mais Jean-Claude refusa tout d'abord cette nouvelle citoyenneté, pour finalement demander sa naturalisation en 1824. Outre sa fonction d'instituteur, il fut durant plusieurs années instructeur de la garde civile locale. Il épousa Rosalie Gavard et eut 5 enfants dont Charles-Constantin, né en 1828.

Faisons ici une parenthèse pour évoquer Carouge, petite ville où Charles-Constantin s'établira comme boulanger. Vers 1770 à l'emplacement actuel de Carouge, qui était en territoire sarde, ne s'élevaient que quelques maisons. A cette époque le duc de Savoie et roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, (appelé couramment Victor-Amé) avait compris que pour lutter contre Genève il fallait user d'arguments économiques, et non pas militaires comme l'avait fait si malencontreusement son ancêtre Charles-Emmanuel I lors de l'Escalade de 1602. Victor-Amé décida donc de construire à proximité immédiate de Genève une cité, qui, dotée de nombreuses franchises (en particulier le droit de tenir deux foires annuelles) devait concurrencer la riche Genève protestante. Cette construction débuta en 1781 et fut rapidement achevée. Edifiée avec beaucoup d'élégance, dans un style piémontais, elle subsiste encore aujourd'hui dans le vieux Carouge. En 1786 Victor-Amé attribua à Carouge le statut de ville. Celle-ci, après l'occupation française, fut rattachée en 1816 à Genève.

Le fils de Jean-Claude, Charles-Constantin, fut placé comme mitron dans une boulangerie de Carouge, sise à la rue St Léger (actuellement rue Vautier) ; il épousa le 15 juin 1857 la fille du patron, Françoise Mauris, dite Fanchette. Deux fils naquirent de cette union : Jules en 1859 et Henri en 1861.

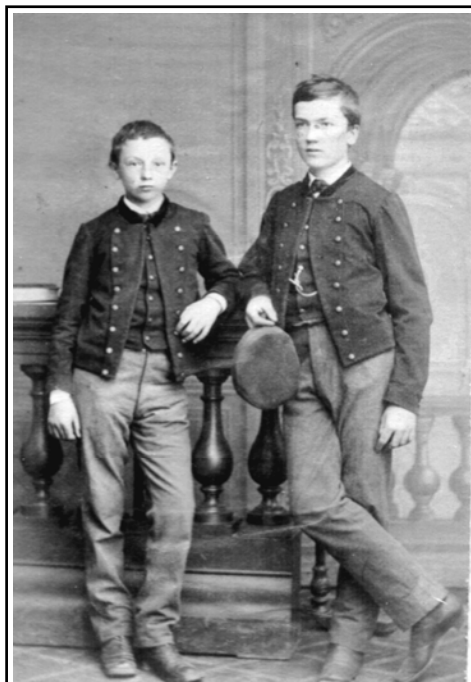
Malheureusement Charles-Constantin décéda très jeune, en 1862 laissant femme et enfants. Fanchette, courageusement, reprit la boulangerie et réussit à la faire prospérer. Elle parvint même, avec l'aide de sa sœur Adèle, à envoyer ses deux fils étudier au collège à Dôle, dans le Jura français, sur la route de Dijon, car Jules, mon grand-père, avait parlé de devenir prêtre et cela avait incité la pieuse tante Adèle à assumer les frais de cette école. Mais aux dernières vacances, avant les examens du baccalauréat, Jules avoua à sa mère qu'il ne pensait plus avoir la vocation ecclésiastique, mais qu'il souhaitait devenir ingénieur. Fanchette et la tante Adèle, outrées, avec l'esprit très dogmatique courant à cette époque, décidèrent qu'il n'était plus question d'étudier, mais que la boulangerie avait besoin de bras. Et Jules fut retiré séance tenante du collège. Henri, le petit frère de Jules, fit aussi quelques années d'études à Dôle.



Françoise DESHUSSES (dite Fanchette) née Mauris



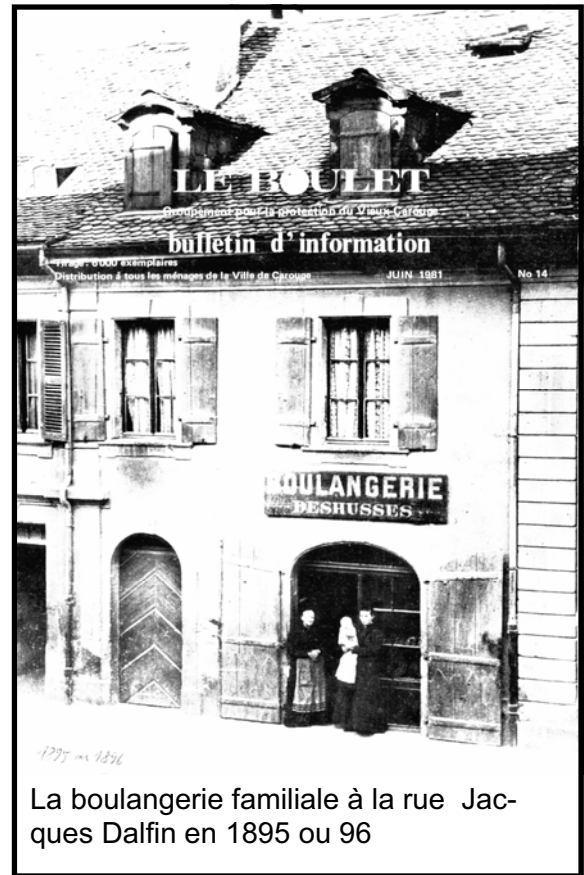
Jules, Henri et la tante Adèle MAURIS



Henri, à gauche, et Jules au collège de Dôle

Jules fit son service militaire dans l'artillerie. Il aurait toujours aimé devenir ingénieur; il s'intéressait aux réalisations de cette époque, et tout particulièrement à la construction des chemins de fer. Il avait acheté de nombreux livres de technique ferroviaire, avec de magnifiques dessins de locomotives et d'ouvrages d'art. J'ai souvent admiré et consulté ces livres dans la bibliothèque de mes parents, mais ils ont malheureusement disparu, victimes d'une regrettable décision de faire de l'ordre.

Déjà avant 1900, Jules fit de nombreuses photographies avec un gigantesque appareil en bois, fort lourd à transporter. Il préparait lui-même les plaques sensibles avec du blanc d'œuf / gélatine et des sels d'argent. Il en est resté un album avec des photos de Genève et de Carouge. Malheureusement l'énorme appareil ainsi que les plaques de verre ont été détruits, il y a longtemps, sans que des tirages aient été effectués.



La boulangerie familiale à la rue Jacques Dalfin en 1895 ou 96



Jules, deuxième depuis la gauche, était artilleur (1885)



Cécile Copponex, peu après son mariage (1896)

Jules épousa en 1896 Cécile Copponex, fille d'un commerçant savoyard. Ils eurent quatre fils, Louis (né et mort en 1897, François (né en 1901), Philippe (né en 1903) et Jean (né en 1908).

Cécile était une catholique très pieuse, et passablement rigide en ce qui concerne la morale et les conventions. Elle fut particulièrement concernée par les disputes religieuses entre réformés et catholiques, mais surtout par les spoliations dont les églises catholiques du canton (en particulier celle de Carouge) furent victime au temps du "schisme" Vieux-Catholique.

Elle fit tout son possible pour que ses enfants aient une "bonne" éducation, en les envoyant au collège St. Michel, à Fribourg, afin de les soustraire à l'influence "néfaste" du collège Calvin.

Jules, à qui ses amis avaient donné le sobriquet de *pétrin*, n'aimait pas son métier de boulanger, et c'est pourquoi, il s'associa en 1905 avec M. Gilbert imprimeur qui était propriétaire d'une imprimerie, à Genève, au N° 40 de la Grand'Rue. A la mort de M. Gilbert il continua seul à diriger l'imprimerie, jusqu'en 1936. Malheureusement Jules n'était pas un bon commerçant et ses manières un peu bourruées ont refroidi certains clients. L'affaire ne fut guère rentable et il dut emprunter auprès d'amis et de parents des sommes assez importantes. Avant, et même après le décès de Jules, mon père se fit un devoir de rembourser toutes ces dettes, et cela lui prit passablement de temps.

Jules eut dans le cadre de Carouge une activité politique de très longue durée. Il fut adjoint au maire de Carouge et conseiller administratif de cette ville. Il s'occupa des abattoirs, de la voirie et surtout du service des eaux, service qu'il créa et organisa avec une grande énergie. Cette activité fut pour lui très motivante et compensa en partie le fait qu'il n'ait pas pu réaliser son rêve de devenir ingénieur. Très intéressé par l'idée du canal du Rhône au Rhin, il avait participé comme délégué de la Ville de Carouge au syndicat d'études pour la création de cette voie navigable. Jules fut aussi quelques années député au Grand Conseil genevois.

Cécile eut la grande joie de voir ses deux fils aînés bien partis dans la vie, et surtout son petit Jean devenir moine à Hautecombe. Mais, usée par sa maladie, une tuberculose osseuse,



Cécile et Jules, en visite à Hautecombe, pour voir leur fils Jean qui vient d'entrer au couvent.

elle quitta ce monde en 1938. Et par peur de la contagion on ne laissait plus les enfants l'approcher.



Jules passa les deux dernières de sa vie chez son neveu Maurice et sa femme Jeanne, qui l'accueillirent fort cordialement; ils habitaient à l'époque un grand appartement à la rue Jacques Dalphin à Carouge.

Jules décéda le 23 février 1942, à l'âge de 83 ans.



Jule et Cécile eurent trois fils:

François 1901 - 1983, dont on parlera plus loin.

Philippe 1903 - 1975, correcteur et journaliste

Jean 1908 - 1997, moine bénédictin

A la page suivante on dira quelques mots de Philippe et de Jean.

Philippe, né deux ans après François, avait un véritable tempérament d'artiste: il dessinait fort bien. Après son passage à Saint-Michel, à Fribourg, il fit l'école des Beaux-Arts comme graveur, mais ne travailla guère dans le domaine artistique. Après bien des hésitations, il devint correcteur et travailla à la SDN, puis après la fermeture de cette organisation au début de la 2ème guerre mondiale, il retrouva du travail au BIT, puis à la Tribune de Genève.

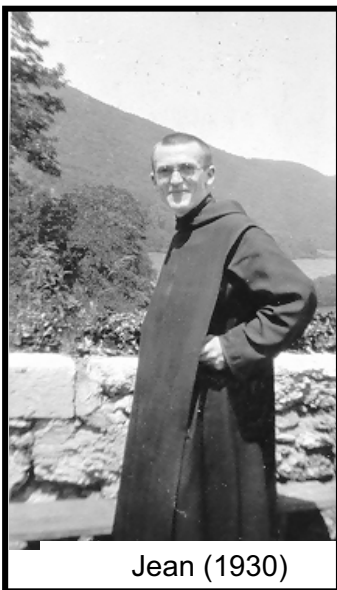
Il avait épousé une jeune femme savoyarde, Marguerite Chamoud, qui travaillait déjà à la Société des Nations (SDN). Ils eurent une seule fille, Colette, qui épousa Donald Reid en 1955.

En fin de carrière il se mit à écrire de petits articles, publiés semaine après semaine dans la Tribune, et qu'il intitulait *Croquis Genevois*, traitant fort poétiquement de sujets typiquement locaux.



Philippe jeune, autoportrait

Jean, né en 1908, passa quelques années à St Michel, à Fribourg, où il fit ses premières classes de collège, et où il eut comme professeur l'abbé Charles Journet, le futur cardinal (1891—1974).



Jean (1930)

Très jeune (à 16 ans si je ne me trompe), il décida de quitter le collège et de continuer ses études dans le cadre de la vie religieuse. Il choisit l'ordre des bénédictins, le plus ancien ordre monastique (fondé au 5ème siècle par St Benoît), mais comme il n'y avait en Suisse aucun couvent bénédictin de langue française il entra à l'abbaye d'Hautecombe, sur les rives du lac du Bourget.

Là il vécut une très longue carrière religieuse suivant la devise de St. Benoît « ora et labora ». Il publia de très nombreux articles religieux dans diverses revues, toujours relatifs à des liturgies très anciennes. L'actuel Père Abbé a relevé dans « Archiv für Liturgiewissenschaft » une bibliographie complète de ses publications comprenant 82 articles.

En 1992 la communauté quitta Hautecombe pour s'installer à Ganagobie (entre Sisteron et Manosque). En effet les moines étaient de plus en plus dérangés par la foule des touristes visitant l'abbaye et ceci encore plus après

la mort de l'ex-roi d'Italie, Umberto, enterré dans l'église du couvent, car cette illustre tombe attirait des foules d'italiens royalistes, n'hésitant pas à manifester leur enthousiasme politique.

Jean supporta assez mal le déménagement à Ganagobie. En effet ses jambes ne le portaient qu'avec difficulté et dans le couvent reconstruit il y a de nombreux escaliers, qu'il avait bien de la peine à escalader. En avril 1997, quatre mois avant sa mort, il célébrait son 70ème anniversaire de profession monastique.

4

DANS LEQUEL ON PARLE DES COUSINS DE CAROUGE

Henri, dont j'ai parlé plus haut, le frère de Jules, né en 1861, épousa Marie Bouchardy en 1891. De ce mariage sont nés cinq enfants, à savoir Charles, Maurice, Paul, Marguerite et Jeanne.

Henri, surnommé « funèbre », était un joyeux luron, très pince-sans-rire, qui adorait raconter des histoires. De profession il était agent d'assurance. Très musicien, il fut longtemps organiste de l'église Ste-Croix à Carouge.

Les cinq enfants de Henri et les trois de Jules ont été extrêmement liés et ont fait ensemble les quatre cents coups.

Henri habitait 5, rue St Victor à Carouge, dans une maison dont il était propriétaire. Malheureusement il perdit toutes ses économies ainsi que sa maison dans la faillite en 1933 du Comptoir d'Escompte et Banque de Genève. Il fut alors recueilli, avec sa femme, par son fils Maurice et sa belle-fille Jeanne, qui habitaient une grande maison à Troinex.



De gauche à droite, par rang d'âge :

Enfants d'Henri: Charles, Maurice, Paul,

Marguerite, Jeanne,

Enfants de Jules: François,

Philippe

Manque sur la photo : Jean, pas encore né

Maurice, qui avait fait son apprentissage d'imprimeur chez M. Gilbert, dont on a parlé plus haut, établit son imprimerie rue St. Victor. La famille de Maurice quitta la campagne et s'installa au 24 de la rue J. Dalphin.

Maurice et sa femme Jeanne élevèrent avec beaucoup de courage leurs neuf enfants, deux filles et sept garçons.

Maurice aimait peindre, en particulier à l'aquarelle. Et il s'était trouvé en la personne de François un collègue avec qui il partageait sa passion.



Paul, un autre fils de Henri, fut maître d'école puis inspecteur. A l'armée il avait atteint le grade de capitaine et commandait pendant la mobilisation de 39 - 45 une compagnie d'infanterie. Paul, comme son père, avait un sens aigu de l'humour, mais sa grande passion était la musique; il fut de longues années durant, comme son père, organiste à l'église Ste Croix de Carouge et aussi carillonneur. Son intérêt pour la musique avait rejoint celui de sa femme Marcelle qui composait même. Et dans leur maison de Vessy on pouvait admirer un piano à queue et un piano droit.



OU L'ON ÉVOQUE UN AMOUR DE JEUNESSE QUI DURA TOUTE UNE VIE

François, comme cela a été évoqué plus haut, fit la plus grande partie de ses études secondaires à Fribourg, au Collège St. Michel et il s'en souvenait toujours avec plaisir. Il y étudia entre autre le latin, le grec et la philosophie, branches qui l'ont marqué à vie. Il avait, par ses résultats fort brillants, laissé un bon souvenir chez ses professeurs, qui ne se gênaient pas pour dire à Philippe qui le suivait à deux ans de distance: « Oh, votre frère François n'aurait jamais dit ça ». Au début, il était à l'internat du collège, puis, la dernière année, ou peut-être les deux dernières années, il eut l'autorisation de prendre pension auprès d'une famille habitant la rue des Alpes, ce qui lui donna plus de liberté, en particulier pour jouer au tennis. A cette même période il prenait des cours privés de peinture chez Louis Ritter, un cousin éloigné de Jeanne-Marie Egger, artiste peintre fantaisiste et bohème qui a su le stimuler et lui donner les audaces nécessaires pour oser peindre. Il a acquis avec Ritter une dextérité et une sûreté qu'il a gardées toute sa vie.

Au collège, François se fit des amis qu'il revoyait des années plus tard toujours avec le même plaisir.

C'est au tennis qu'il rencontra Jeanne-Marie Egger, que tout le monde appelait Lonlon, et ils tombèrent amoureux, mais durent pendant bien longtemps cacher leur amour, la bonne société fribourgeoise étant peu encline à accepter un genevois, de surcroît fils d'une modeste famille.



Le Lieutenant-colonel Egger (troisième depuis la gauche) pendant la 1ère guerre mondiale.



Charles Egger
1862 - 1926

Le père de Lonlon, Charles Egger était un avocat réputé sur la place de Fribourg, connu en particulier pour ses conseils de modérations: « plutôt qu'un procès chicannier, disait-il, mieux vaut un arrangement ».

A l'armée il était grand juge d'un tribunal militaire et à ce titre il atteignit le grade de colonel, peu après la fin de la guerre 14—18.



Louis Esseiva
1787—1862



Marguerite Esseiva
1787—1853

En épousant Laure Esseiva en 1898, Charles entra dans une très grande famille. Le grand-père de Laure, Louis Esseiva (1787-1862) avait fondé à Fribourg un commerce de drap (on dirait aujourd'hui d'étoffes) qui se révéla très florissant, car il était le fournisseur privilégié des jésuites.

En 1823 il épousait Marguerite Delpeche (1787-1853), et autour

des années 1830, les mariés firent faire leur portrait, dont nous pouvons encore admirer l'élégance vestimentaire de l'époque puisque ces portraits se trouvent dans notre salle à manger. C'est d'ailleurs à Louis et à sa femme que nous devons le sofa et les fauteuils Louis-Philippe qui font l'ornement de notre salon.

Louis et Marguerite eurent huit enfants dont deux devinrent jésuites, un autre, officier aux gardes suisses du pape, et le dernier, Ignace (1828—1888), se maria

deux fois. De sa première femme il eut deux enfants, et de la seconde neuf, dont Laure mentionnée plus haut. A l'expulsion des jésuites, après la guerre du Sonderbund, les affaires de drap périclitèrent, si bien qu'Ignace se reconvertit dans un commerce de vins qui avait sa pratique à la Grand-rue, dans la vieille ville de Fribourg.

C'est dans cette même rue, dans un appartement de la maison de famille, que Lonlon naquit le 9 mai 1901 et grandit. Elle était fille unique (un frère, né après elle, n'avait vécu que



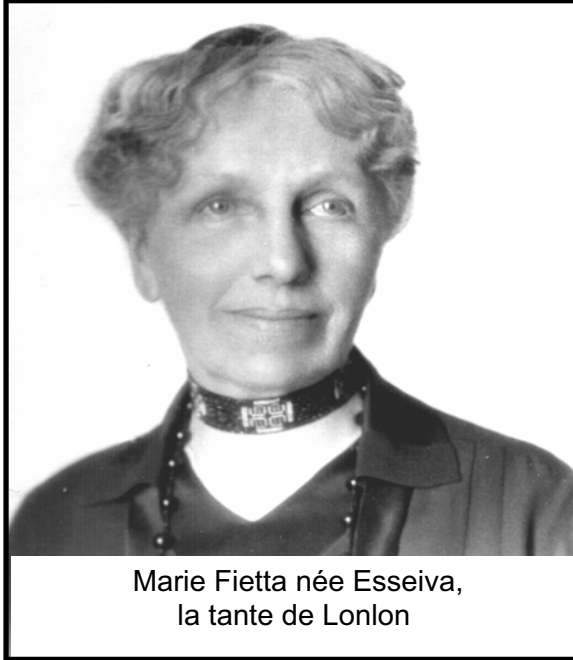
Lonlon à l'âge
de 7-8 ans



Lonlon avec sa mère
Laure

cinq mois). Elle suivit l'école primaire puis l'école de commerce du Gambach. Ses études terminées elle aurait pu chercher du travail, mais dans la bonne bourgeoisie, à l'époque, cela ne se faisait pas: il ne fallait pas enlever le travail des jeunes filles pauvres. Très jeune, Lonlon avait dû soigner sa mère, longuement malade, qui finalement s'est éteinte en 1922, à l'âge de 52 ans.

L'avocat souffrait d'angine de poitrine et du diabète. Il adorait la bonne chère et il aurait dit en patois « je préfère crever que de me soigner ». Il aimait les cochonnailles à la folie et dans la maison de la Grand-Rue où il n'y avait pas de chauffage central, le salon côté bise était condamné en hiver, avec des housses sur les fauteuils et un cuveau où jambons et saucisses attendaient le bon vouloir des gourmands. Orpheline de mère, Lonlon fut pratiquement adoptée par sa tante Marie et une réelle affection reliait ces deux femmes.



Marie Fietta née Esseiva,
la tante de Lonlon

François, le diplôme de bachelier en poche, et après avoir fait son école de recrues à Bière, dans l'artillerie, entra au Poly à Zürich dans la section ingénieur-mécanicien. Les nombreuses années d'éloignement ne refroidirent en aucun cas leur amour, car comme ils nous l'ont raconté, des lettres innombrables ont volé de Fribourg à Zürich et vice versa. En parallèle avec ses études il fit aussi de nombreux mois de service militaire pour devenir officier. Voyant cela et impressionné par le titre d'ingénieur EPFZ, le père de Lonlon accepta ce jeune homme et bientôt le reçut même très chaleureusement.

Malheureusement Charles Egger devait décéder en janvier 1926 et quelques mois après sa mort, François et Lonlon se marièrent à Fribourg le 12 juillet 1926.

François, après avoir terminé le Poly hésita: fallait-il accepter une place d'assistant chez le Professeur Stodola, une sommité mondiale en matière de thermodynamique, ou plutôt entrer de suite dans la vie professionnelle. C'est cette dernière variante qu'il retint et il entra en 1926 chez Sulzer Frères, à Winterthur. Dans cette ville, très industrielle, mais entourée de magnifiques campagnes et de superbes forêts, ils vécurent dans un petit appartement la vie de jeunes mariés.

En 1929 Sulzer proposa au jeune ingénieur soit de rejoindre leur bureau d'Argentine soit d'aller en Roumanie comme ingénieur de vente. C'est cette dernière proposition qu'ils choisirent et il alla rapidement rejoindre son poste à Bucarest. Lonlon, enceinte, préféra rester en Suisse pour y accoucher plutôt que de se confier à des médecins d'un pays qui, à l'époque, vu de Suisse, semblait assez primitif.

Elle s'installa donc chez ses beaux-parents à Carouge, qui l'accueillirent comme leur fille avec beaucoup de chaleur, ce dont elle garda un très bon souvenir.



François, jeune diplômé du Poly

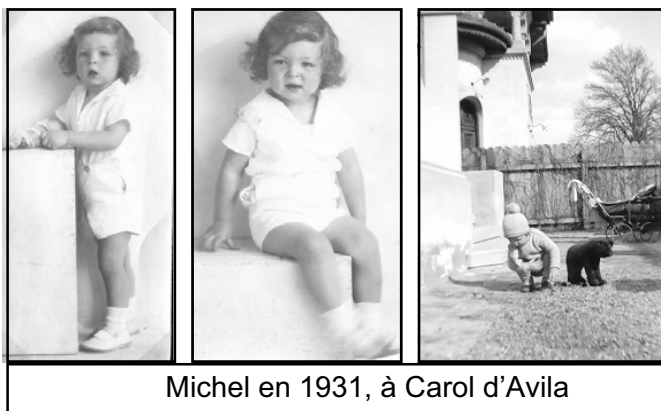
6

DANS LEQUEL PARAÎT UNE NOUVELLE GENERATION

Je vins donc au monde le 11 juillet 1929 dans une clinique de Plainpalais, qui à l'époque était une commune séparée de Genève, et fus baptisé quelques jours plus tard à Carouge.

Deux mois après ma naissance, Jeanne-Marie s'embarqua, son bébé dans les bras, dans l'Orient-Express pour retrouver à Trieste son mari qui avait entrepris un rapide aller-retour pour la rejoindre et faire la connaissance de son fils. Et c'est ainsi que je débutais une vie où les voyages n'allaient pas manquer.

A Bucarest ils s'installèrent dans une villa, rue Carol d'Avila, dont je n'ai gardé aucun souvenir. Les deux jeunes mariés vécurent à Bucarest des premières années assez « folkloriques », aidés par une série de bonnes très simplettes, à qui Jeanne-Marie s'efforçait d'inculquer les bonnes manières bourgeoises de Fribourg.



années assez « folkloriques », aidés par une série de bonnes très simplettes, à qui Jeanne-Marie s'efforçait d'inculquer les bonnes manières bourgeoises de Fribourg.

François exerçait son métier d'ingénieur de vente et voyageait beaucoup à travers toute la région. Pays jeune, en plein démarrage industriel, et riche de son pétrole, la Roumanie n'a

pas connu la terrible récession des années trente, qui fit tant de malheurs en Europe. François eut beaucoup de succès et, avec ses collègues, vendit nombre de générateurs diesel, de pompes et même une puissante locomotive diesel-électrique, qui fit sensation dans un pays où l'on ne connaissait que la vapeur.

Mes parents m'ont raconté qu'ils se firent quelques bons amis roumains. Il faut dire que la

France et la langue française avaient à cette époque un grand prestige.

Fin 1932 Jeanne-Marie, enceinte, qui manquait de confiance dans les médecins roumains, retourna à Carouge chez ses beaux-parents, pour accoucher en Suisse. Et ce fut Jacques, arrivé le 30 décembre. Jeanne-Marie retourna bientôt à Bucarest en laissant son nouveau-né dans une pouponnière au Petit-Saconnex, où il resta une année environ.

Mes parents, fatigués des problèmes que leur causaient la villa située dans un quartier un peu excentré, déménagèrent à la rue Pia Bratianu, dans un appartement. De cet endroit je n'ai pas de souvenir non plus.

François apprit rapidement la langue et il se débrouillait fort bien avec ses clients. Ma mère, par contre, eut bien plus de peine. Elle avait surtout affaire aux bonnes et aux vendeuses des magasins ou du marché, qui utilisent un langage fort peu distingué, que Jeanne-Marie répétait sans se rendre compte de la vulgarité de



Jeanne-Marie vers 1933



Préparation à une sortie dans le beau monde

certaines expressions, ce qui dans la bouche d'une femme élégante était plutôt étrange.

En 1935 nous avons déménagé à nouveau pour aller Allea Corbescu, et cette fois je me souviens de l'appartement situé au dernier étage d'un immeuble au fond d'une allée. Jacques et moi dormions et jouions dans la même pièce;

il y avait un grand salon et une salle à manger, mes parents disposaient d'une grande chambre à coucher et derrière la cuisine les bonnes avaient leur chambre.

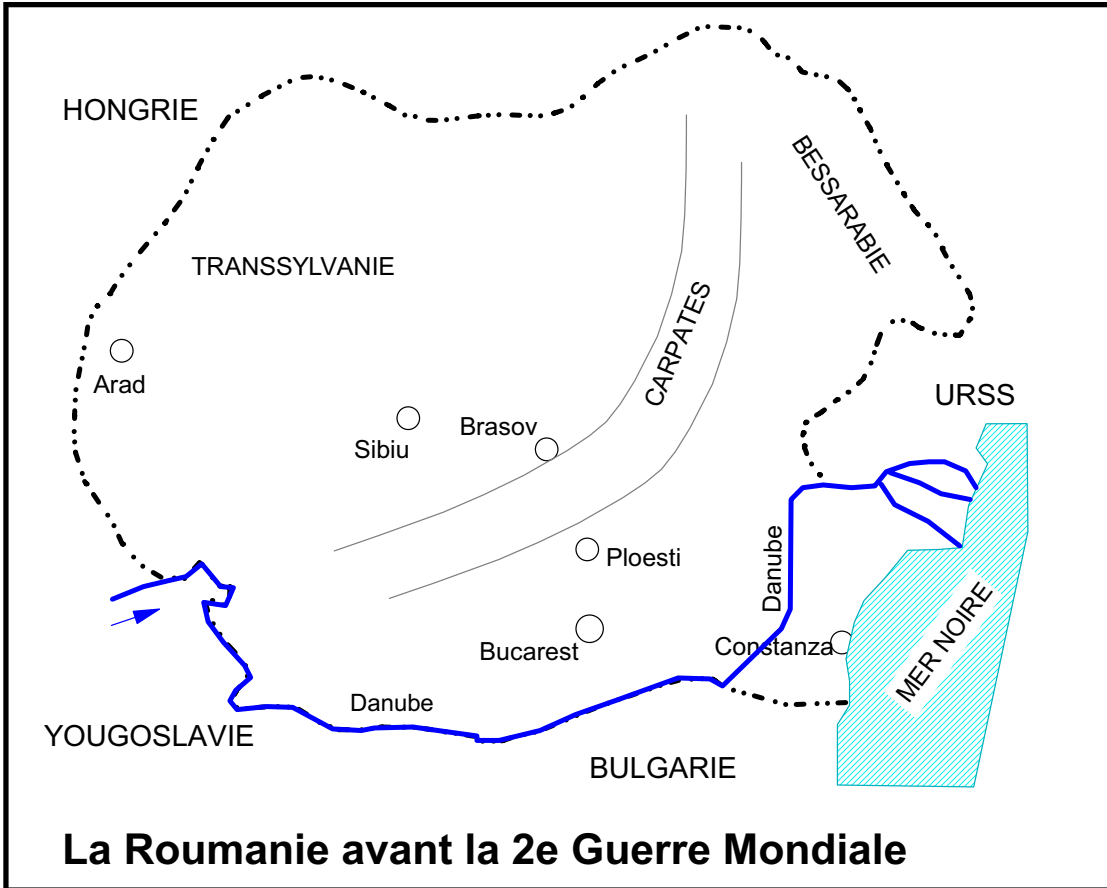
Nous avons deux bonnes : Biri la cuisinière et Maria qui s'occupait surtout des enfants. Biri venait de la Transylvanie et parlait roumain. Maria était polonaise et nous parlait en allemand (comment elle a atterri en Roumanie, je ne m'explique pas). Ces deux femmes, qui n'étaient plus toutes jeunes étaient d'un remarquable dévouement, en particulier Maria qui avait une adoration pour son « Jacqui ». Elles sont restées au service de mes parents jusqu'à la guerre.

La cuisine n'était guère perfectionnée: il n'y avait aucune machine, ni frigo. Le fourneau, immense, très moderne pour l'époque, fonctionnait au pétrole. Je revois encore Biri manipulant

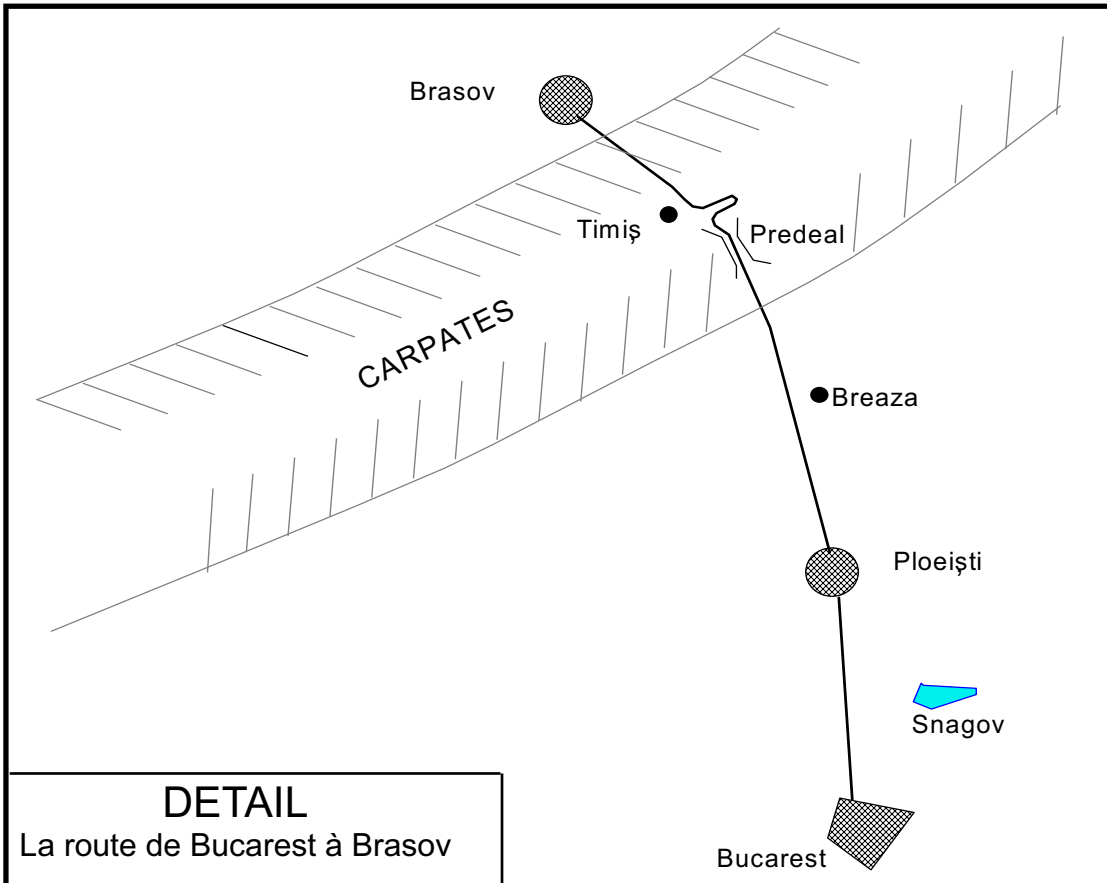
des bidons en fer, rectangulaires, auxquels j'avais l'interdiction formelle de toucher. Il y avait une sorbetière pour faire des glaces, que l'on ne sortait que pour les toutes grandes occasions: il fallait se faire livrer un bloc de glace, le piler dans un linge avec un gros marteau, enfiler les morceaux de glace avec du sel dans la seille en bois de la machine, puis tourner la manivelle pendant un temps infini .



Michel en 1934, devant l'entrée de Pia Bratianu



La Roumanie avant la 2e Guerre Mondiale



DETAIL
La route de Bucarest à Brasov

VACANCES A BREAZA

Mes parents avaient des amis très chers, André et Hélène Bertrand, qui habitaient le même immeuble que nous à l'Allea Corbescu. Monsieur Bertrand avait perdu une jambe à Verdun et de plus son bras gauche, traversé par une balle, était paralysé. Mais ce monsieur était remarquablement optimiste et très drôle. Il était ingénieur et travaillait dans une compagnie française active dans le pétrole. Les Bertrand s'étaient fait construire une villa à Breaza, petit village paysan à 80 km de Bucarest. Cette maison était fort charmante mais très rustique: on s'éclairait au pétrole et chaque matin il fallait pomper à la main l'eau du puit pour remplir un réservoir qui alimentait la maison en eau sous pression. Au fond du jardin un petit pavillon, où flottaient les drapeaux roumain, français et suisse, dominait une profonde vallée où coulait la Prahova.



Mme Bertrand à gauche, une amie et Jeanne-Marie, à droite (1934)

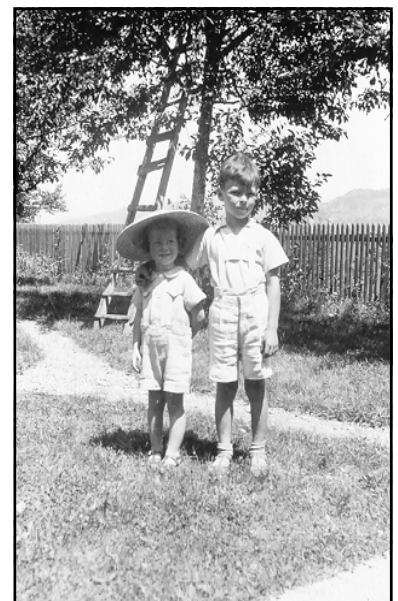
Mes parents, l'été 1935 ou 36, avaient loué la maison voisine, récemment construite par des paysans locaux et ceux-ci, pendant cette location, avaient réintégré leur ancienne ferme où parents, enfants, chèvres, cochons, poules

vivaient dans deux pièces la plus sympathique des promiscuités.

Pour Jacques et pour moi, ces vacances ont été fort joyeuses et nous nous ébattons dans le jardin avec les enfants des paysans, entre autres la petite Frossinica qui voulait jouer avec moi à des jeux d'adultes et copier ce qu'elle voyait ses parents faire dans le lit conjugal et, pour cela, m'entraînait dans la grange où l'on montait par une échelle branlante.

Ma mère, elle, appréciait moins le confort plutôt rudimentaire de notre logement, mais heureusement il y avait nos deux bonnes pour faire le travail. Celles-ci, qui venait de la campagne, n'avaient aucune réticence à attraper un poulet et à lui couper le cou d'un coup de hache bien ajusté. Et nous les enfants, nous regardions courir le poulet sans tête pendant quelques secondes, giclant son sang, puis s'effondrer dans la poussière.

Du village nous descendions parfois à pied vers la Prahova, sur un chemin bien raide et caillouteux où nous trouvions une sorte de piscine, aménagée

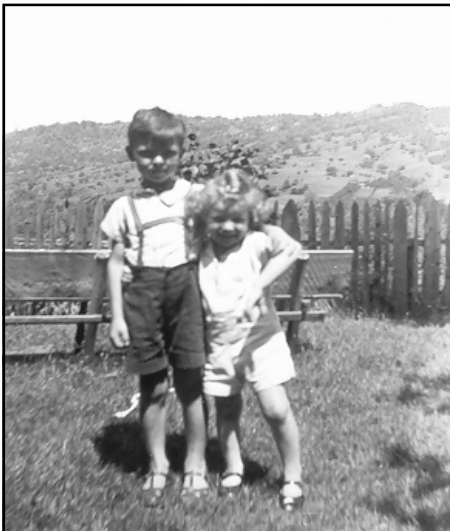


Michel et Jacques à Breaza
1934

dans le lit du cours d'eau, à l'eau bien froide, descendue droit des Carpates.

A Breaza, on voyait vivre les paysans, avec leurs bêtes, leurs chars et leurs travaux des champs. Les jours de fêtes ils arboraient de beaux costumes très pittoresques. Les mariages étaient particulièrement gais; des rondes de jeunes tournaient en dansant autour des jeunes mariés, au son acide des violons tsiganes.

La coutume voulait que pour Pâques toutes les maisons soient repeintes en blanc, à la chaux, ce qui donnait une note gaie et propre au village.



Michel et Jacques à Breaza
1934

Je me souviens que nous allions cueillir des noix, et que nous les préparions en les cassant et en enlevant la petite pellicule qui recouvre la chair. Finalement nous faisons des cornets en feuille de marronniers piqués d'une écharde, dans lesquels nous déposons les noix préparées. Et enfin nous allions les présenter à M. ou Mme Bertrand ou à l'un de leurs nombreux invités pour les vendre contre quelques lei.

J'avais aussi trouvé un jeu amusant: faire du vélo dans le jardin de la ferme, planté d'arbres fruitiers, les yeux bandés, d'où écrasement certain. J'étais un petit garçon plutôt turbulent, qui se faisait sans cesse des bobos. Jacques, lui avec ses trois ans de moins, était beaucoup plus sage, mais m'enviait un peu. Un jour quelqu'un lui demanda: «Que veux-tu faire quand tu seras grand?» et il répondit:

«Je veux être sale et méchant comme Michel».

Madame Bertrand et ses amies avaient grand plaisir à se parer de costumes traditionnels roumains qui avaient fort belle allure. Les couturières roumaines étaient très habiles et brodaient non seulement des robes mais aussi des nappes très colorées.

En été, à Bucarest il faisait terriblement chaud et, tous ceux qui le pouvaient fuyaient la capitale pour retrouver un air plus frais à la montagne ou à la mer. Les pauvres maris devaient rester au travail mais on aménageait leurs horaires: de 7 h à 14 h et ensuite la plupart des messieurs allaient se rafraichir à la piscine.



Jeanne-Marie en costume roumain
(Breaza 1934)



M. Bertrand était un grand photographe (1935)



Avec Mme Bertrand sur le lac de Snagov, à une vingtaine de km de Bucarest

Les dimanches nous faisions souvent, en famille, des excursions à Bucarest ou dans ses environs. Près de l'aéroport de Baneassa, il y avait un grand parc avec de pittoresques petits lacs, où l'on pouvait même louer une barque à rames.

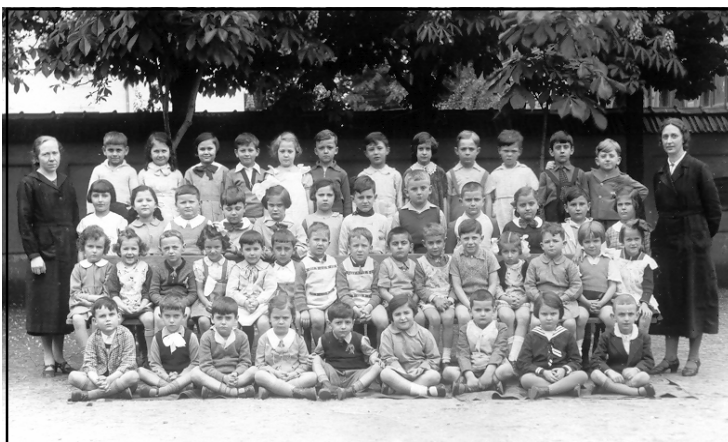
Bucarest avait aussi de grands parcs aux beaux ombrages où il faisait bon se promener. Et pour rentrer à la maison on prenait un fiacre.

Parfois, M. et Mme Bertrand nous emmenaient dans leur voiture pour une excursion un peu plus lointaine, comme par exemple au lac de Snagov.



Un père très élégant et ses deux fils (1935)

Agé de six ans, on me mit à l'école enfantine où deux dames en longues robes noires animaient rondes et chansons (en roumain) et nous faisaient dessiner, découper et tresser des bouts de laine comme cela se fait dans ce genre d'école.



L'école enfantine, à Bucarest

L'année suivante, j'entrais en primaire à l'école française de Bucarest où je fis la connaissance de camarades tous français et fort sympathiques. Nous utilisions des manuels français et je revois, entre autre, le livre d'histoire qui, au dernier chapitre, racontait la « Grande Guerre » avec une illustration montrant une nouvelle invention militaire, le tank. Pour certaines festivités les enfants, garçons et filles, jouaient des pièces de

théâtre et je me retrouve en guerrier gaulois, très moustachu et coiffé d'un casque, brisant le vase de Soisson au grand dépit de Clovis qui, à la prochaine occasion me retrouvait et me fendait le crâne d'un coup de hache.

En fin d'année scolaire, il y avait, selon la tradition, une cérémonie solennelle où les notables de la société française de Bucarest présidaient et distribuaient les prix. La dernière année M. Bertrand était sur l'estrade et il me tendit un beau livre relié, récompense de mes efforts scolaires.



L'école française de Bucarest. Je suis au dernier rang, au milieu



Près de Ploesti, nous tournons un film

La Roumanie à l'époque produisait passablement de pétrole. Mon père m'emmena un jour près de Ploesti, voir les champs pétrolifères. Ce jour là je lui demandai : « Pour combien de temps encore aurons-nous du pétrole ? Et il me répondit : « les géologues disent que dans le monde il y en aura encore pour 40 ans. » Et c'était en 1938 ou 39. La légation de Suisse avait demandé à François de lui rapporter un documentaire sur Ploesti et nous avait prêté une caméra.

Plusieurs compagnies concurrentes avaient reçu des concessions et c'était parfois la guerre entre elles au point où l'une mis le feu à un derrick concurrent, et il fallut des mois pour éteindre l'incendie, que l'on voyait, la nuit, à des kilomètres.

8

COMMENT FRANCOIS ACHETA UNE VOITURE

Fin 1936, au bureau de Sulzer à Bucarest, arrive un jour un vendeur de voitures qui se met à faire le tour du personnel en présentant ses catalogues de marques allemandes, DKW, Auto-Union, Mercedes, etc. Mon père qui n'avait guère les moyens de s'offrir une voiture (à cette époque une voiture coûtait l'équivalent d'une année de salaire) en regardant le catalogue de Mercedes, par plaisanterie, montre au vendeur, à la dernière page, le modèle Horch, qui était le haut de gamme de Mercedes. Une version plus grande de cette voiture était utilisée par les grands pontes allemands, et l'on voit encore aujourd'hui des photos où Hitler, lors de défilés, salue le peuple debout dans sa Horch .

Le vendeur, impressionné, articule un chiffre et mon père lui réplique qu'il n'y a pas de problème: en effet, dit-il, «je dispose d'obligations et d'actions allemandes; si vous acceptez ces titres en paiements, je prends la voiture». Le vendeur répond qu'il doit en parler à sa direction. Et François de choisir la couleur de la voiture, celle des sièges et de fixer tous les détails, bien que persuadé de recevoir une réponse négative. En effet ces titres, hérités de son beau-père, représentaient jusqu'à la fin de la guerre de 14 -18 une petite fortune, mais depuis, suite à la défaite allemande, ne valaient plus rien. D'ailleurs, le conseiller bancaire en Suisse avait répété qu'il n'y avait aucun espoir et qu'il fallait jeter ces papiers, ce que François n'avait pas encore fait.

Deux mois plus tard, grosse surprise: le vendeur réapparaît et annonce que tout est en ordre et que la voiture sera là dans quelques jours. François est fort ennuyé, il ne sait pas conduire; «qu'à cela ne tienne, réplique le vendeur, je vous trouverai un chauffeur».

Et c'est ainsi qu'un beau matin, la Horch est devant la porte de l'immeuble Allea Corbescu, où nous habitons. Une foule de badauds et de voisins contemple avec admiration et envie ce magnifique cabriolet, qui a arboré pendant plusieurs semaines des plaques allemandes. Un grand



La Horch (1937)

et gros bonhomme se tient devant la portière de la voiture, la casquette à la main et explique en allemand qu'il est le chauffeur de l'ambassadeur d'Allemagne. Comme ce dernier est absent pour plusieurs semaines, il se fera un plaisir de conduire « Herr Ingenieur » et de lui apprendre l'art du volant. Et c'est ainsi que chaque matin, le chauffeur salue François d'un tonitruant « Heil Hitler » et le conduit au bureau, puis chaque soir lui donne sa leçon de conduite. Professeur et élève sont très doués et rapidement François passe son permis, ce qui à l'époque n'était pas bien difficile.

En 1937 la circulation dans les rues de Bucarest était relativement aisée; il n'y avait pas de feux mais aux principaux carrefours des agents réglait le trafic. Voyant arriver cette somptueuse voiture, l'agent, persuadé que c'était au moins un

ministre, arrêtait immédiatement la circulation opposée et d'un geste large faisait passer la Horch.

J'ai le souvenir de plusieurs excursions, dans les environs de Bucarest: François conduisait, Jeanne-Marie était assise à côté de lui, les enfants plus Maria étaient à l'arrière. Tous nous portions des sortes de casques en étoffe blanche pour nous protéger du vent et de la poussière; nous devions certainement avoir l'air de vrais « boches ». Cette voiture, qui avait beaucoup d'allure, carrosserie gris-clair et cou-



sins de cuir bleu, était en réalité très lourde et peu maniable et elle secouait terriblement sur les routes primitives de la Roumanie de l'époque, où seule les grandes routes principales étaient goudronnées et encore !

En mai 1937, toute la famille s'embarque pour un long voyage: nous partons pour la Suisse. Maria est de la partie. La traversée de la Roumanie est assez montagneuse, les villages sont pittoresques et les paysans font très couleur locale avec leur peau de mouton sur les

épaules et leur bonnet de fourrure. Les femmes sont souvent habillées de robes et de fichus colorés. Nous dormons à l'hôtel à Oradea Mare avant de passer la frontière et ce sera mon premier contact avec un hôtel.

Il me reste peu de souvenir de la Hongrie; de longues plaines poussiéreuses, de rares villages aux maisons blanchies à la chaux, avec aux alentours de nombreuses mares dans lesquelles barbotent des oies placides. Dans les villages la voiture manque sans cesse d'écraser des hordes de poules qui courent en tous sens.

Puis c'est l'Autriche et le Tyrol où nous passons le col de l'Arlberg. Au sommet du col, arrêt dans la neige, et moi, toujours aventureux, je glisse dans un trou d'où me tire mon père, tout fier de raconter qu'il m'a sorti d'une crevasse. A la descente du col, les freins ont surchauffé et François doit s'arc-bouter sur la pédale du frein pour s'efforcer d'arrêter la lourde machine qui a tendance à s'échapper.

Arrivés finalement à Carrouge, nous créons une véritable sensation: «vous rendez-vous compte! Le fils de l'imprimeur Deshusses se promène dans une voiture de nabab! ».

Ces vacances en Suisse



Passage de l'Arlberg. De g. à d. Maria, Jeanne-Marie, Jacques et Michel

seront surtout consacrées à rendre visite à la nombreuse famille tant à Genève qu'à Fribourg, ainsi qu'à Hautecombe où l'on demande à oncle Jean de bénir la voiture.

Du retour vers la Roumanie pas grand souvenir si ce n'est qu'il a fallu avaler deux mille km de routes plutôt difficiles en un minimum de jours.

Il faut dire ici que mes parents avaient de nombreux amis français, fort sympathiques et très accueillants. Mais brusquement ces amis se sont détournés et avaient tous les prétextes pour ne plus nous voir. Et là, François a compris: c'est la faute de la voiture, symbole criant du nazisme. En effet, à cette époque, montait en France une terrible crainte de l'Allemagne nazie, qui réarmait à toute vitesse. Et ces Français, fort chauvins, ne roulaient qu'en Renault ou Peugeot. Monsieur Bertrand, dont on a parlé plus haut, avait une Hotchkiss, voiture française de prestige.

Et c'est pourquoi la Horch a été changée contre une Lancia, beaucoup moins voyante. Et les amis français, moins remontés contre l'Italie de Mussolini, n'ont plus fait grise mine. A cette époque l'Italie était encore ressentie en France comme un pays ami.

En septembre 1937 naissait notre petit frère, Pierre, qui malheureusement mourut trois jours après sa naissance. Je n'ai jamais vu pleurer mes parents comme ce jour là. Et mon père chargea lui-même dans sa voiture un tout petit cercueil, qu'il emmena au cimetière.



3 générations dans un parc à Carouge: Mémé, Pépé, Jacques, Michel et Jeanne-Marie



Rencontre de deux civilisations : en route à travers la Transylvanie (1937)



OU L'ON PARLE DE VACANCES A TIMIS

Grâce à des amis français, mes parents avaient découvert un hôtel très sympathique à Timis (en roumain on met une cédille sous le s et cela se prononce ch). C'était un hôtel assez grand et confortable, situé dans les Carpates, après le col de Prédéal. Nous y sommes allés en famille à plusieurs reprises, en été comme en hiver.



Hiver 1935-36 : Michel et Jacques



Michel dans la poudreuse, devant l'hôtel



Madame Bertrand, Michel et François

De Bucarest nous prenions le train jusqu'à Brasov, où la voiture de l'hôtel venait nous chercher. A Predeal le train s'arrêtait un long moment en attendant le convoi venant dans l'autre sens, et je revois encore dans la nuit une gare sombre, ponctuée de lampadaires blafards, balayée par une bise glaciale. Du dessous des wagons fusaient des volutes de vapeur qui, éclairées par endroit, donnaient au quai une atmosphère fan-

tomatique, accentuée par les halètements de la locomotive. Et dans cette ambiance irréaliste un gamin portant un panier de fruits chantonnait d'une voie monotone et douce, en longeant les wagons : « Mandoline, Portocale (Mandarines, Oranges) ».

En hiver, à Timis, il y avait passablement de neige et les plus courageux se lançaient, montés sur des skis qu'aujourd'hui nous qualifierions de préhistoriques, à dévaler de petites pentes. Inutile de dire qu'il n'y avait aucun ski-lift ni remonte-pente.

En été, avec quelques amis des parents, nous entreprenions des excursions dans les montagnes toutes proches: de grandes forêts, des ruisseaux, des cascades glacées dans lesquelles certains courageux osaient même se plonger. Et l'heure du pique-nique arrivait finalement : quel plaisir de s'asseoir dans l'herbe et de manger des saucisses et des pommes grillées dans un feu de branches sèches. Mon père disait qu'au-dessus de 2000 m, il était permis de manger avec les doigts, mais, à ma grande déception, il était bien rare que nos ballades nous mènent si haut.

Tout près de l'hôtel passait la ligne de chemin de fer traversant la Roumanie depuis Bucarest. Et cette ligne, à voie unique, grimpait fortement pour atteindre le col à Predeal. De long trains de marchandises, souvent traînés par quatre locomotives à vapeur, deux en tête, une au milieu et une en queue défilaient devant un petit garçon impressionné par ces monstres haletant et vomissant des torrents de fumée noire. Un jour un train dut s'arrêter devant un signal fermé. Le démarrage en côte d'un pareil train fut particulièrement difficile. La locomotive de tête donnait à coups de sifflet le signal du départ, les roues des locomotives patinaient, les wagons s'entrechoquaient tandis que les serre-freins (pas de frein à air comprimé sur les wagons de marchandises) tournaient frénétiquement leur manivelle. Après plusieurs tentatives infructueuses, finalement, le train s'est péniblement mis en marche. Et tout fier, j'allais raconter à mon père ce que j'avais vu.

Au même endroit, un autre jour, un train pétrolier descendait la pente. L'aiguilleur, sûrement distrait, avait tourné l'aiguillage alors que les deux wagons-citernes de queue n'avaient pas encore passé. Et ce fut la catastrophe: les deux wagons déraillèrent, se renversèrent et prirent feu. Pendant des heures, les malheureux cheminots, complètement désarmés devant l'incendie, jetaient des mottes des terres sur les flammes. Une immense fumée noire panachait le ciel et je ne vis aucun pompier accourir. Finalement le feu s'éteignit de lui-même.

Il vaut la peine de dire que peu avant le début de la 2^e guerre mondiale, Sulzer livra aux chemins de fer roumains une puissante locomotive diesel-électrique qui tirait à la montée, sans effort apparent, les mêmes longs trains de marchandise. Et un jour mon père m'emmena à Prédeal voir cette machine et j'eus le droit de monter dans la cabine du mécanicien.

A Timis, quelques dames françaises décidèrent de monter une revue et ma mère fut enrôlée; je me souviens vaguement de dames et peut-être aussi de messieurs,

déguisés et grimés, se moquant gentiment en vers et en chansons des responsables de l'hôtel et en particulier du prof. de ski, un autrichien à l'inénarrable accent.

En 1938, nous fîmes à nouveau le voyage de la Suisse en voiture, mais cette fois, c'était avec la Lancia, une voiture verte, et selon François bien plus agréable à conduire. Le récit du voyage fait l'objet d'un album dans lequel de nombreuses photos noir et blanc sont parfaitement conservées. L'album mentionne des photos couleurs, mais celles-ci ont dû être jetées, les couleurs ayant totalement passé.



Jeanne-Marie et la Lancia

ci ont dû être jetées, les couleurs ayant totalement passé.

DANS LEQUEL DES AILES POUSSENT A LA FAMILLE

En été 39, les parents décidèrent de faire le voyage en Suisse, non plus en voiture, mais en avion. Et c'est ainsi qu'un matin tous les quatre nous prîmes l'avion



Le Bloch 220. Un avion qu'Air France avait mis en service en 1938

d'Air France à l'aéroport de Baneassa. J'ai trouvé une photo du Bloch 220, un appareil de 14 places, sur le site de Dassault-Aviation.com. puisque Marcel Bloch, le constructeur, après avoir passé pendant la guerre un ou deux ans en camp de concentration a changé son nom en Dassault.

Cet avion nous a mené à Munich après escales à Arad, Budapest et Vienne. J'ai eu la permission d'aller dans le cockpit et de m'asseoir sur le siège du pilote, (le pilote automatique était enclenché). Saisissant brusquement le volant, j'ai fait faire à l'a-

avion un gros écart et le pilote m'a dit « doucement, mon garçon » .

A Munich, nous avons trouvé l'avion des Swiss Air Lines, un petit bi-moteur très bruyant, qui nous a amené rapidement à Zurich - Dübendorf. Je me souviens de la traversée du lac de Constance, un lac ce jour-là bien gris qui nous a ouvert la porte de la Suisse.

A Dübendorf, ô drame, il n'y avait plus de place dans l'avion pour Genève. François, furieux, s'est vivement emporté et a exigé une solution; heureusement dans le quart d'heure on nous a annoncé que nous aurions jusqu'à Berne un avion spécial pour nous quatre. Je revois le coucou, un avion à aile haute; à l'avant, derrière une porte vitrée, on apercevait les deux pilotes en manteau de cuir et chapeau de feutre mou. Sous l'aile, une tôle flexible, pliée par le vent apparent, indiquait la vitesse, 160 km/h, si je me souviens bien.

A Berne nous retrouvons l'avion régulier pour poursuivre notre voyage. Nous avons survolé Fribourg très bas et Jeanne-Marie a reconnu avec beaucoup d'émotion la cathédrale St Nicolas et, à côté, la Grand-Rue et la maison de ses parents.

Après une halte à Lausanne, à l'aéroport de la Blécherette, où il n'y avait qu'une piste en gazon, nous nous sommes finalement posé, vers 7 heures du soir à



La piste en dur de Cointrin en 1939

Cointrin. Là un grand-père extrêmement ému nous attendait, les larmes aux yeux. Pour lui, traverser l'Europe par la voie des airs semblait une prouesse incroyablement risquée, à l'égal des voyages des grands explorateurs.

Nous nous sommes installés dans une petite pension à la rue Carteret, exactement en face de l'appartement de Philippe et Marguerite, une sorte de grande villa, dans un petit jardin, qui accueillait surtout des personnes âgées.

François nous a bientôt laissés pour reprendre le chemin de son bureau à Bucarest; avec notre mère, Jacques et moi avons passé la fin des vacances en visite de famille, en excursion et en jeux avec notre petite cousine Colette. Vers la mi-août, un soir, nous sommes montés sur le toit de l'immeuble de notre oncle Philippe pour admirer de loin le feu d'artifice qui illuminait déjà la nuit des Fêtes de Genève.

Nous devons retourner en Roumanie à la mi-septembre, toujours par avion, mais Hitler en a décidé autrement puisque le 1er septembre les troupes allemandes entraient en Pologne et déclenchaient la 2e guerre mondiale. Notre retour vers Bucarest a été annulé et il a fallu s'organiser pour demeurer en Suisse.

Nous sommes restés dans cette pension de la rue Carteret; Jacques et moi sommes allés à l'école de la Servette (une école qui n'existe plus, remplacée par un grand immeuble). Je fus très surpris par les autres élèves qui me semblèrent beaucoup moins «distingués» que mes anciens camarades de Bucarest. Et je dus apprendre toutes sortes d'expressions inconnues comme par exemple «mes colles, tes colles» et bien d'autres. Je fus aussi très étonné d'apprendre le sens de «chômeur», mot inconnu en Roumanie et qui concernait les pères de plusieurs camarades.

Jeanne-Marie était très soucieuse, son mari étant resté à Bucarest où il avait été mobilisé par le ministre de Suisse, M. de Weck, pour organiser le rapatriement des nombreux suisses vivant en Roumanie et devant rentrer au pays. Elle était aussi en souci de ses meubles: en effet, après plusieurs années d'hésitations, elle avait, en 35 ou 36, fait venir ses meubles, héritage de famille, auxquels elle tenait beaucoup. Qu'allaient-ils devenir dans la tourmente ? Et Maria et Biri qu'allait-il se passer avec eux ? Inutile de dire que téléphoner en Roumanie était impensable, les lettres mettaient deux à trois semaines, seuls moyens rapides le télégraphe et le courrier diplomatique . Entre temps, à Bucarest, François avait pu régler ses affaires privées: qu'allaient devenir les deux bonnes? Finalement Maria décida de retourner dans son pays natal, la Pologne, même occupée par les Allemands. Biri, elle, est rentrée dans son village en Transsylvanie, et de celle-ci nous n'avons plus jamais entendu parler. Quant à Maria, mes parents l'ont retrouvée vingt ans plus tard.

François avait pu organiser l'emballage de tous les meubles et affaires qui furent soigneusement empaquetés par les déménageurs (surveillés par Biri et Maria) dans une immense caisse qui, chargée sur un wagon, traversa sans encombre la moitié de l'Europe, pour arriver finalement en Suisse, où elle fut mise en garde-meuble à

Lausanne. Il a aussi fallu se débarrasser de la voiture qui fut échangée contre un appareil de photo. Après six semaines François fut libéré de ses tâches à la légation (il n'y avait à l'époque pas d'ambassade helvétique) et il rentra en Suisse au grand soulagement de tout le monde, mais pour repartir immédiatement à l'armée.

François, mobilisé je ne sais où, eut quelques permissions et nous le vîmes à Genève dans son uniforme d'officier d'artillerie. Pour Jeanne-Marie, comme pour des milliers de femmes de militaires, l'absence était dure,



Prestation de serment à l'entrée en service actif sous les ordres du colonel de Haller.



Prestation de serment : Je le jure

Bientôt nous apprîmes que nous allions déménager à Lausanne, car notre père avait reçu une nouvelle affectation, à savoir le bureau de Sulzer pour la Suisse Romande et peu avant Noël il fut démobilisé pour une durée indéterminée.

Et c'est ainsi que nous emménageâmes en janvier 1940 à Lausanne à l'avenue d'Ouchy 18, dans un bel appartement.

11

OU L'ON EVOQUE LES ANNEES DE GUERRE

En ce début d'année 40 l'Europe était calme; c'était ce que l'on a appelé la « drôle de guerre ». Militairement il ne se passait rien, sauf en Finlande qui résistait courageusement contre une Union Soviétique qui l'avait sauvagement agressée avec des moyens militaires considérables.

La famille au complet passa les fêtes de Noël et de Nouvel An à Verbier, dans un petit hôtel familial. A cette époque, à Verbier il n'y avait aucun ski lift, aucune remontée mécanique; seuls les peaux de phoque permettaient d'atteindre les hauteurs. Je nous revois encore, mon père et moi, grimpant longuement jusqu'au sommet des Ruinettes, puis savourant un pique-nique dans la neige pour terminer par une descente prudente dans la poudreuse.

Cette année-là, les vacances scolaires de Noël ont été particulièrement longues, car les écoles devaient économiser le charbon.

De retour à Lausanne, nous nous sommes installés dans le train-train quotidien.

Les parents, surtout Jeanne-Marie ont dû faire l'apprentissage des tickets de rationnement. Au début peu de denrées étaient rationnées, puis au cours des ans, pratiquement tout nécessitait des coupons, même les habits, même les chaussures. Au restaurant il fallait donner des tickets spéciaux. En Suisse le système était bien organisé et il n'y avait que très peu de marché noir. Nous n'avons pas véritablement souffert de la faim, comme dans d'autres pays occupés, mais pour les ménagères la préparation des repas étaient souvent un casse-tête, surtout à cause du manque de matières grasses pour cuire. Je me souviens, par exemple, que le matin au petit-déjeuner nous trouvions un petit morceau de beurre dans l'assiette qui devait nous suffire pour nos tartines.

Bien entendu Jacques et moi avons dû aller à l'école. Comme j'avais été quelque peu perturbé par les divers changements et que de plus nous sommes arrivés à Lausanne en milieu d'année scolaire, je me suis retrouvé en école privée pour attaquer la première du collège.

Mai 1940, Hitler lance sur la Belgique, la Hollande et la France sa Blitzkrieg. En Suisse c'est à nouveau la mobilisation générale et la peur s'installe partout; à quand notre tour? En quelques semaines les pays attaqués s'effondrent; la France demande l'armistice. Nous sommes catastrophés par ces tristes nouvelles.

En automne, j'aurais dû entrer au Collège Classique Cantonal, mais le pédiatre qui nous soignait avait diagnostiqué un risque de maladie qui aurait pu se transformer en tuberculose et il avait recommandé un séjour prolongé à la montagne.

Et c'est pourquoi je suis entré à l'Institut Beau-Soleil à Villars / Ollon. Avant la guerre cette école, fondée en 1910, accueillait de nombreux garçons étrangers et les formait selon des concepts éducatifs britanniques. Mais à cause des événements, pratiquement tous les élèves étaient rentrés dans leur pays et nous n'étions plus que quatre collégiens, un belge, un espagnol et deux suisses. Et il y avait le même nombre de prof. Par contre, à Noël, de nombreux enfants, romands et alémaniques, garçons et filles, nous ont rejoints pour des vacances de skis. De Villars, nous prenions le train de Bre-



taye pour skier sur le Chamossaire que l'on atteignait avec une luge funiculaire tirée par un câble.

Aidé par les élèves, le prof. de ski avait tassé la neige sur le terrain de foot de l'institut et, grâce à de savants arrosages, créé une belle patinoire. A cette époque, les hivers ne manquaient pas de neige et il faisait très froid la nuit.

L'ambiance dans cet institut était très familiale, et bien qu'éloigné de mes parents, je



Visite des parents à Villars. Janvier 41

n'ai pas été malheureux. Sauf en période de vacances, les quatre élèves participaient activement à la vie de l'institut: donner à manger aux poules et aux lapins, déblayer la neige. On écoutait religieusement les nouvelles (de la guerre, bien entendu), on se réjouissait quand les Anglais annonçaient des succès en Afrique et l'on se moquait des Italiens qui reculaient honteusement devant la petite armée grecque.

Malheureusement, bientôt la radio annonça des nouvelles terrifiantes. L'armée allemande traversait la Yougoslavie, écrasée en quelques jours, envahissait la Grèce et en chassait les Britanniques venus à son secours.

En juin 41 Hitler, déchirant les traités qu'il avait signés avec l'URSS, attaquait ce pays avec une formidable armée. Pour nous, en Suisse, ce déplacement du conflit vers l'Est, représentait un éloignement des dangers et par conséquent un soulagement.



A 13 ans au Collège Classique Cantonal à Lausanne. Notre professeur Daniel Simond écrivain.

En automne 41 j'entrais en deuxième du collège classique à Lausanne. A cette époque les collégiens devaient porter la casquette, le dernier reste de l'uniforme que les élèves arboraient au début du siècle. C.F. Ramuz, qui avait



A 12 ans avec la casquette du collège

suivi le même collège, raconte que les élèves, en uniforme et armés d'un fusil en bois, devaient faire l'exercice militaire.

La vie en cette période de guerre était assez spartiate; les restrictions, pas de voiture, pas de voyage à l'étranger. Quelques commerçants ou artisans avaient installé sur leur voiture ou sur leur camion des gazogènes qui permettaient de rouler, mais bien poussivement. Le commun des mortels se déplaçait en tram ou en train. Le dimanche, la promenade familiale dans les environs de Lausanne était de rigueur. En été, il nous arrivait de louer à Ouchy une barque à rames et de longer la côte. Le loueur nous recommandait de ne pas aller au milieu du lac, car les Italiens et plus tard les Allemands étaient très sévères. On racontait qu'ils avaient arrêté et emprisonné des navigateurs imprudents. Mais avec notre lourde barque pas de risque de trop s'éloigner. François adorait pêcher mais Jeanne-Marie était moins enthousiaste, surtout parce qu'on n'avait pas d'huile pour frire les perchettes rapportées à la maison.



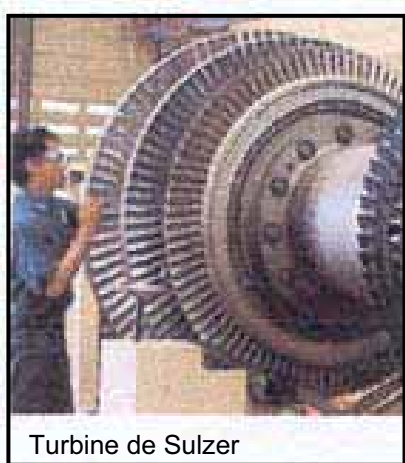
Citroën équipée d'un gazogène

Les mois et les années se succédaient avec leurs nouvelles de batailles, de propa-

gande et d'inquiétude. En Suisse, les hommes partaient régulièrement faire leurs relèves militaires, laissant à la maison les femmes se débrouiller. De plus en plus de produits étaient rationnés, mais tout était bien organisé. Si l'on avait des connaissances à la campagne, on pouvait espérer recevoir quelques tickets, ce qui était très apprécié.

Février 44 nous amène une grande joie, c'est la naissance de Daniel. Quel changement dans la maison: heureusement pour ma mère, nous avons une très, très gentille bonne, Cécile, qui s'est occupé du bébé en plus des tâches ménagères.

1944, l'année du débarquement des alliés en Normandie, a été l'année du tournant de la guerre. Il devenait de plus en plus évident que l'Allemagne, écrasée par la supériorité industrielle des USA ainsi que par l'incroyable masse humaine de l'armée rouge, allait vers la défaite.



Turbine de Sulzer

Sulzer avait proposé à François de reprendre, après la fin de la guerre, la direction de leur bureau de Bucarest. Mais, auparavant, il devait suivre une formation à Winterthur. Et c'est pourquoi nous avons abandonné notre appartement à la fin de l'été 44. Daniel a été mis en pouponnière à Fontanivent, au dessus de Montreux, Jacques et moi avons quitté le collège de Lausanne pour continuer nos études à Fribourg, au collège Saint-Michel, et les parents se sont installés pour une durée indéterminée à l'hôtel Krohne à Winterthur. Jacques a été accueilli chez les cousins de ma mère, Auguste et Germaine Egger et moi-même je suis allé à l'internat du collège. C'était assez strict et rude, mais cela m'a forcé à

travailler et j'ai pu rattraper les retards que j'avais accumulés à Lausanne par manque de zèle.

Pour les vacances d'hiver nous nous sommes tous retrouvés à Château d'Oex dans une charmante pension, la Chotte, y compris Daniel, récupéré de sa pouponnière. De là, nous allons skier aux Monts-Chevreuil, que l'on atteignait par un long télési. Ce premier séjour sera suivi de bien d'autres, en hiver, comme en été.

Depuis son retour en Suisse, au début de la guerre, François avait repris son penchant pour l'aquarelle et il rapporta de ses voyages quelques beaux tableaux. Il n'arrêta plus jamais cette activité picturale et il nous a laissé près de cent aquarelles.



Château d'Oex et au fond les Monts-Chevreuil

ENFIN LA PAIX EST REVENUE

Mai 1945 voit la fin de la guerre en Europe et François attend de pouvoir installer ses bureaux à Bucarest, mais il faudra bientôt se rendre à l'évidence, la Roumanie est dans la sphère soviétique et le pays devient progressivement une démocratie populaire où une entreprise suisse n'a rien à faire. Et Sulzer utilise les dons de négociateur de François pour reprendre en mains les diverses filiales à l'étranger qui, séparées de la maison mère durant la guerre, avaient pris un peu trop d'indépendance, C'est pourquoi, durant plusieurs années, il fit de nombreux



François et l'aquarelle

voyages, fort pittoresques mais assez rudes, en Egypte, Turquie, Venezuela, etc.



L'église du collège St. Michel

Jeanne-Marie, qui n'avait plus rien à faire à Winterthur, décida, fortement encouragée par sa tante Marie, de retourner à Fribourg, où étudiaient ses deux grands fils. Et c'est ainsi qu'en automne 47 nous emménageâmes dans un bel appartement situé au premier étage d'une maison à l'avenue des Alpes. Des balcons, la vue s'étendait sur la basse ville, sur les collines et jusque sur les Préalpes fribourgeoises. (Cet appartement a été longtemps habité par Mad. Fietta).

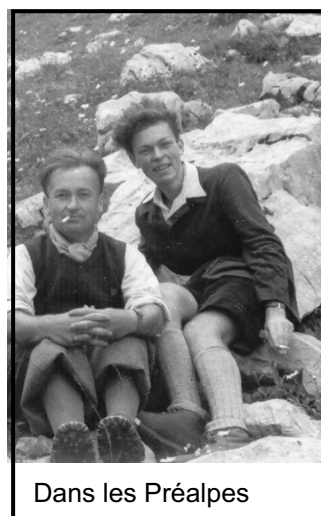
Plus d'internat pour Jacques et moi, mais une vie d'externes, plus libre et agréable. Pour Jacques et pour moi le collège a été une excellente formation, un endroit où nous avons fait connaissance avec la culture et appris à travailler. Et pour moi l'éducation religieuse n'a pas été, comme pour certains, un poids, mais plutôt une



Les trois frères sur le balcon en 1947

source d'enrichissement. Le dimanche les collégiens revêtaient leur uniforme bleu marin avec casquette et se retrouvaient à dix heures à la messe dans l'église de style jésuite du collège. Présence obligatoire.

Le collège, en uniforme et en rang, participait à de nombreuses cérémonies religieuses: Fête Dieu, Rogations et d'autres que j'ai oubliées. La fin de l'année scolaire était célébrée par un cortège aux flambeaux appelé le « Valette ».



Dans les Préalpes

Daniel, choyé avec amour par notre

nouvelle bonne Simone, la nièce de Cécile, grandissait presque comme un enfant unique.

En 49, à l'âge de vingt ans comme c'était l'usage à Fribourg, je passais sans problème mon bac, malgré une violente crise d'appendicite qui m'amena d'urgence à l'hôpital entre l'écrit et l'oral.

A cette époque pas ou très peu de voitures sur les routes et nous faisons énormément de vélo. Par exemple une année, aux vacances de Pâques, nous sommes partis avec Jeanne-Marie et notre cousin Olivier Esseiva au Tessin. Les vélos sur le train jusqu'à Airolo, puis une descente grisante à deux roues jusqu'à une pension tenue par des bonnes sœurs à Neggio, près de Lugano.

J'allais aussi fréquemment à Estavayer avec Olivier dans la maison de famille des Esseiva, où nous retrouvions ses cousins les Souchons venus de Lyon pour les vacances d'été. Olivier avait acheté un voilier, un Snipe et c'est là qu'a débuté ma passion pour la voile. Pour aller à Estavayer, à cette époque, nous avons le choix entre le vélo et le train à vapeur. Dès 1946 les restrictions diminuèrent et bientôt plus besoin de coupons.



Le château d'Estavayer



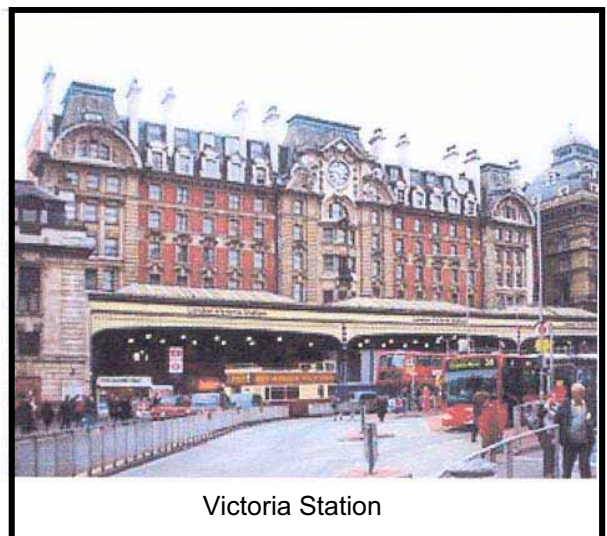
La loc. à vapeur en tête du train de Fribourg à Estavayer

En 1947 en vacances à Château d'Oex, nous avons fait la connaissance d'une famille anglaise, les Cooper qui, après 6 ans de guerre, étaient revenu respirer l'air de la Suisse, pays où ils étaient déjà venus en vacances avant la guerre. Nous avons sympathisé avec ces gens, si bien qu'ils m'ont invité à passer un mois l'année suivante chez eux, à Guildford dans le Surrey.

Et c'est ainsi qu'en juillet 1948, après un long voyage en train et bateau (env. 24 heures) j'arrivai à Londres, à Victoria Station, où m'attendait Mrs Cooper. J'ai été magnifiquement accueilli par
n o s

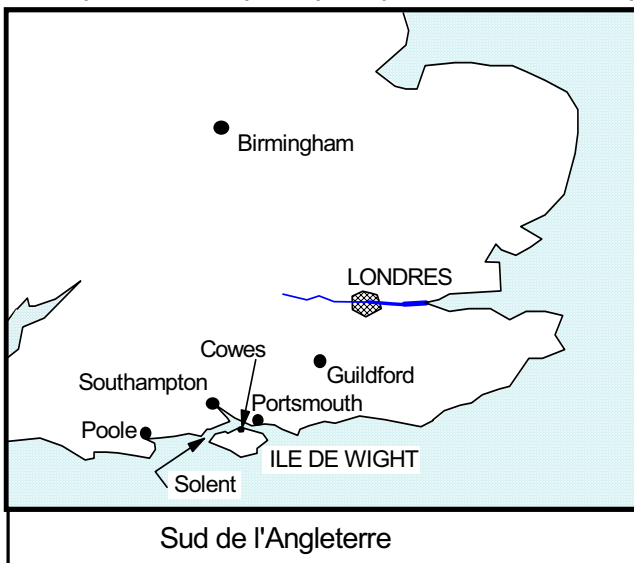
amis anglais (deux parents, trois enfants, deux bonnes et deux chiens) dans leur belle maison qui dépassait au point de vue dimensions tout ce que j'avais vu en Suisse.

Nous avons fait de nombreuses excursions dans la région ainsi qu'à Londres où les destructions des bombardements étaient encore très visibles. Les Anglais sortaient à peine de la guerre et on voyait facilement à quel point il avaient été sonnés par ces années de stress et d'angoisse. Tout était encore rationné, même l'essence pour la voiture.



Victoria Station

J'ai eu la chance d'être invité par Mr. Cooper à faire une croisière, avec deux de ses amis, sur un voilier avec moteur auxiliaire. Avec ce bateau de location, nous sommes partis d'un petit port près de Southampton, avons fait escale à Cowes sur l'île de Wight, descendu le Solent, et longé la côte jusqu'à Poole. Près de cette ville il y avait une base d'hydravion et en longeant de nuit une série de bouées coiffées de lampes bleues, brusquement, dans le rugissement de ses 4 moteurs, nous avons vu décoller un gros hydravion en partance pour les antipodes.



Le retour au port d'attache s'est effectué par la même route et la croisière au total a duré une semaine. J'ai pu admirer le calme et le sang-froid très britannique de Mr Cooper et des autres équipiers.

Après l'Angleterre, j'ai passé quelques jours à Paris chez M. et Mme Bertrand qui s'étaient installés à Neuilly dès la fin de la guerre. Paris était encore bien triste, les façades des monuments et des immeubles noires de suie. La nuit, les rues étaient glauques sous un éclairage minimal. Ici aussi les restrictions étaient toujours en vigueur; on mangeait du pain tout jaune, fabriqué avec de la farine de maïs livrée par les USA.

13

DANS LEQUEL ON EVOQUE UN DERNIER DEMENAGEMENT

Nous avons passé les premières années d'après-guerre à Fribourg et l'on retrouvait progressivement un climat de paix. François, après ses années de voyages fort passionnants dans des pays lointains, avait demandé à Sulzer d'ouvrir pour lui un bureau à Genève et il commença en 1948, dans cette ville, une activité d'ingénieur de vente. Pour cette raison il décida de quitter Fribourg et de s'installer avec la famille à Genève. Le déménagement de Fribourg à Genève, en janvier 1950, a été précipité, d'une part parce que François travaillait déjà depuis deux ans dans cette ville et d'autre part parce qu'il fallait profiter du fait que l'appartement où Philippe et Marguerite Deshusses avaient vécu pendant une quinzaine d'années se libérait, ceux-ci venant d'acheter une maison au Petit-Saconnex. François put obtenir de la régie de reprendre ce bel appartement.

Pour ne pas perdre une année en changeant de collège, Jacques est resté deux ans et demi en chambre à Fribourg, jusqu'à ce qu'il obtienne sa Matu en 1952. Après ce diplôme, il a réintégré la cellule familiale pour entreprendre ses études de chimie à Genève.

A Genève, les affaires de François n'étaient guère brillantes: deux pompes pour le jet d'eau de Genève, une ou deux petites pompes vendues à Monsieur Givaudan pour son usine de Vernier, ainsi que quelques autres affaires mineures. Cela ne justifiait absolument pas un bureau à Genève en parallèle avec celui de Lausanne.

Pour cette raison, en 1951 ou 52, Sulzer proposa à François un transfert au Venezuela ou à Winterthur ou de quitter la société. Finalement, après plusieurs mois de recherche et d'angoisse, il fut engagé par Wander à Berne comme direc-



Inauguration d'une nouvelle installation dans l'usine Wander à New-Dehli en 1962. En arrière, au milieu, Peter Wildbolz

teur technique. Il était chargé de toutes les questions techniques, non seulement en Suisse mais aussi dans les autres usines de l'étranger, et elles étaient nombreuses: France, Angleterre, USA, Portugal, etc. A cette époque Wander, outre de nombreux produits pharmaceutiques, fabriquait de l'Ovomaltine. Et au cours des années François réussit à mécaniser considérablement la fabrication de ce produit grâce à des

machines très sophistiquées qu'il développa avec l'aide de constructeurs suisses.

Comme Jeanne-Marie avait formellement refusé de déménager encore une fois, François avait dû louer une chambre à Berne. Il disait que, voyageant fréquemment, Genève était pratique à cause de l'aéroport. En réalité, François était très attaché à Genève où il aimait bien se retrouver les week-ends.

Cet arrangement a été assez difficile pour Jeanne-Marie, passablement isolée à Genève. Elle a dû élever seule Daniel qui a commencé l'école primaire dans cette ville. Ses deux grands fils n'étaient là que les fins de semaine, Michel étudiant à Lausanne et Jacques à Fribourg. Heureusement, elle trouva deux amies en la personne de Marguerite, sa belle-sœur ainsi que Jeanne Deshusses, la cousine de son mari. Avec l'une ou l'autre, elle faisait de longues promenades dans les parcs genevois.

Daniel commença le collège, mais il n'aimait pas trop. Comme il le dit lui-même, il vivait une crise d'adolescence qui le torturait, tortures qu'il a largement fait partager à ses parents. Il faut dire qu'il n'était pas évident d'être de la génération de ceux qui ont fait mai 68, avec des parents d'une, voire deux générations de plus.

Daniel raconte dans un charmant petit texte de 6 ou 7 pages, intitulé « Jeu de Moth », comment il a été saisi par la passion de la voile et de la construction navale. Dans ce texte passionnant, il explique comment, après de nombreuses péripéties, il put installer son chantier naval à Sézenove, près de Bernex, dans une vieille grange.

Mais quelques années plus tard, une nuit, suite à une défectuosité du chauffage, le chantier brûla complètement. A cet emplacement, il n'était plus possible d'obtenir une autorisation de construire un chantier et c'est pourquoi il bâtit à cet endroit,

presque totalement de ses mains, sauf le gros œuvre, une belle maison. Suite à ce malheur, Daniel dut se recycler, comme il l'explique dans son texte, d'abord comme expert naval pour assurances, puis comme maître de travaux manuels.

François prit sa retraite chez Wander à l'âge de 62 ou 63 ans et s'occupa à Genève de diverses activités plus ou moins techniques. A titre d'exemple, je citerai le projet « bananes ». A la demande du gouvernement équatorien, François et un expert de la coopération technique suisse, avaient étudié la possibilité d'utiliser les excédents de bananes pour l'alimentation du bétail. Les études ont porté sur la qualité des bananes en tant que fourrage et sur un procédé de séchage permettant la conservation de cet aliment. Le projet comportait aussi la création d'un laboratoire d'analyse de nutrition animale dont Jacques s'est occupé. François est allé plusieurs fois en Equateur et au Costa-Rica pour ce projet qui s'est finalement réalisé.

François s'était remis à la peinture; il aimait beaucoup l'aquarelle qui correspondait bien à son tempérament: rapidité, spontanéité et pas de corrections. Souvent, avec sa femme, il partait en voiture avec son chevalet, un tabouret, son bloc de papier et ses couleurs, s'installer au bord d'un pré. Et pendant que Jeanne-Marie, assise dans l'herbe, lisait, il distillait sur le papier les tons transparents du paysage qu'il avait devant ses yeux. A plusieurs reprises, ils ont emmené les cousins Jeanne et Maurice Deshusses car celui-ci peignait aussi, plutôt moins bien.

Jacques, ses études terminées, fut quelques années assistant du prof. Posternak. Avec Henny et leur fille Ariane, il partit aux USA où il fit deux années de stage, d'abord à Buffalo NY, puis à Pittsburg PA, où il fut nommé professeur assistant. C'est d'ailleurs à Buffalo qu'est né Marc, leur fils. Revenu avec toute la famille à Genève, il fut finalement nommé à la chaire de professeur de biochimie.



Le lac vu de la propriété Fatio à Messery. Aquarelle de François Deshusses vers 1975

François, retraité, et Jeanne-Marie firent de nombreux voyages en voiture ou en avion jusqu'au moment où, l'âge venu, ils préféraient rester tranquilles dans leur appartement.

François devait mourir en 1983 et sa femme en 1989.

ARMEE

A l'âge de 20 ans, peu après la fin de la 2ème guerre mondiale, comme presque tous mes camarades, j'étais assez motivé à l'idée de faire mon service militaire. Nous avons été passablement endoctrinés sur le rôle de notre armée durant la guerre qui nous avait permis, pensions-nous, d'éviter que le pays soit envahi par l'armée nazie.

Voici un résumé de ma carrière dans l'armée suisse.

- 1950 Ecole de recrues dans les G 13 (chasseurs de chars)
- 1954 Ecole de sous-officier + paiement de galon (dans les G13) *
- 1955 Ecole d'officier (brevet de lieutenant)
- 1956 Paiement de galon de lieutenant (G 13) *
- 1961 Premier-lieutenant
- 1956—1965 chaque année cours de répétition de 3 1/2 semaines (toujours dans les G 13)
- 1966—1983 tous les 2 ans cours complémentaires de 2 1/2 semaines (dans les troupes de soutien)

Au total 947 jours de service

* *Paiement de galon = service comme cadre dans une école de recrues*



Caporal (1954)

J'ai fait mon école d'officier à Thoune; ce service, long de trois mois, est traditionnellement dur, surtout physiquement. Nous avons fait, entre autre, une marche d'env. 80 km. Partis à 14 h, nous sommes rentrés à la caserne vers 8 h le lendemain matin, marchant presque sans halte.

L'école s'est terminée par un bal auquel chaque aspirant invitait une jeune fille. Comme j'avais la réputation de ne pas m'intéresser aux filles, mes camarades ont

été fort étonnés de voir la ravissante jeune fille que j'avais invitée. Il s'agissait de Geneviève Rossier, de Lausanne, qui avait trouvé très chic de participer à un bal d'officiers.

Je n'ai revu Geneviève qu'une ou deux fois, à Zürich, quelques mois plus tard.



Au bal de fin d'école les élèves officiers étrennent leur nouvel uniforme de lieutenant en présence de leurs jolies invitées

L'école d'officiers s'est terminée le lendemain par une cérémonie au Münster de Berne avec remise solennelle des brevets par le chef d'armes des troupes mécanisées, le colonel divisionnaire de Muralt.



Défilé vers le Münster (je suis à droite)



Remise du brevet par le Div. de Muralt

Le chasseur de char G13



Colonne de G 13 sur une route de montagne

Le G 13 était un chasseur de char, c'est-à-dire un char sans tourelle, armé d'un canon de 7,5 cm, et pesant 16 tonnes. Ce char avait été développé pendant la deuxième guerre mondiale en Tchécoslovaquie pour l'armée allemande et la Suisse en avait acheté 150 exemplaires (fabrication d'après guerre) en 1946-47. A l'époque nos autorités avaient jugé ce matériel bien adapté à la défense du pays. Ce blindé a été désaffecté en 1970.

UNE LONGUE CARRIÈRE D'INGÉNIEUR

En 1949 j'entrai à l'EPUL (Ecole Polytechnique de l'université de Lausanne) en section ingénieur-mécanicien. Ces études ont duré 4 années et se sont terminées par un travail de diplôme, rendu à la fin 1953, travail que j'ai défendu avec succès en janvier 1954.

A cette époque, il n'y avait aucun problème pour trouver du travail, une fois les études terminées. En effet, lorsque nous terminions la rédaction du diplôme, des représentants des principales entreprises suisses venaient dans nos salles de classes

nous proposer des situations. Évidemment, pour des ingénieurs-mécaniciens, ces entreprises étaient pratiquement toutes situées en Suisse Alémanique, surtout dans la région de Zürich. Et c'est ainsi que je me suis décidé à accepter l'offre de Brown, Boveri à Baden (20 km de Zürich), où j'ai débuté en juin 1954, après avoir terminé l'école de recrue comme caporal.

Voici un résumé de mes activités d'ingénieur.

BBC Baden Dans cette entreprise j'ai travaillé dans le département « Turbolader » (turbo-compresseurs de suralimentation pour moteur diesel).

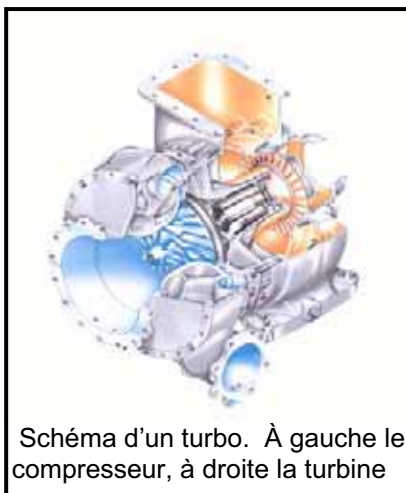
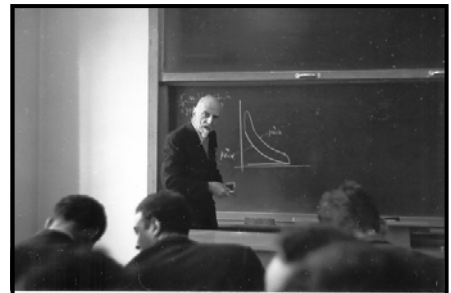


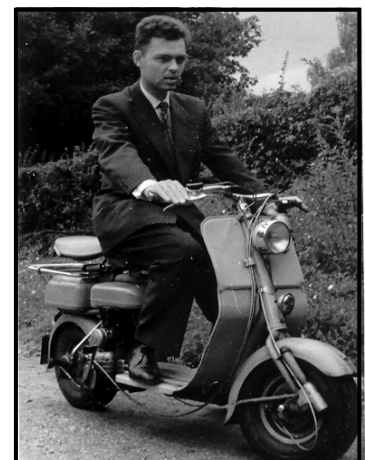
Schéma d'un turbo. À gauche le compresseur, à droite la turbine

Mon travail consistait à choisir le modèle de turbo et à l'adapter à un nouveau moteur diesel en développement. Le turbo permet d'augmenter la puissance et d'améliorer le rendement du moteur. Il s'agissait principalement de moteurs pour locomotives, pour bateaux ainsi que des moteurs de génératrices électriques; j'ai même travaillé sur un diesel pour sous-marin. A de nombreuses reprises, je me suis déplacé chez le constructeur du moteur pour contrôler au banc d'essai si le turbo était bien adapté et, si nécessaire, en modifier les caractéristiques. Une fois le turbo optimisé, le moteur pouvait être construit en grande série. Cette activité m'a valu divers voyages en France, Italie, Belgique.

Pour me loger je fis comme tant d'autres jeunes: louer une chambre dans une famille à Baden. En 1956 mon ami Vladimir, un réfugié russe qui avait réussi à échapper au monde communiste et avec qui j'avais étudié à Lausanne, s'était installé dans un appartement à Wettlingen (près de Baden); j'ai habité chez lui durant quelques mois. Et c'est à cette époque que j'achetai mon premier engin motorisé.



La leçon de thermodynamique avec le professeur Colombi



La Lambretta (1955)

Carrier Corp. Cette importante société américaine dont le siège est à Syracuse N.Y. avait une filiale à Zürich chargée des affaires européennes et asiatiques. C'est là que je suis entré en 1957. Dans ce bureau zurichois nous n'étions que 5 ou 6 personnes et nous nous occupions de proposer à des industries chimiques ou pétrolières du matériel lourd, principalement compresseurs de gaz et machines frigorifiques. J'étais chargé du calcul, de la préparation des offres, puis dans certains cas de la mise en service et aussi de déterminer la cause de problèmes techniques. Cette activité m'a fait voyager en France, Italie, Grande Bretagne et même en Iran, Irak et Liban. Par exemple, Carrier a réalisé sur le paquebot France les installations de froid pour la climatisation et tous les calculs ont été faits à Zürich. J'ai aussi passé une semaine à Mestre (en face de Venise) pour comprendre pourquoi une machine frigorifique se bloquait 3 minutes après chaque démarrage. Quel plaisir d'aller chaque soir se balader sur la place St. Marc et de déguster un bon repas aux frais de la boîte.

Satco SA En 1959, pour revenir à Genève, j'ai pris la direction d'un petit bureau d'ingénieurs qui s'est installé à Carouge. Cette société, créée par mon père, avec participation financière de Wander (Berne) et Zschokke avait pour but de valoriser certains procédés mis au point par ces deux maisons. Parmi les nombreux projets réalisés, je citerai une installation de préparation et de concentration d'extrait de malt, réalisée à Lisbonne, ainsi que l'oléoduc pour fuel lourd entre la raffinerie de Collombey en Valais et la centrale thermique de Chavallon. Ce petit bureau n'offrant pas une sécurité d'emploi suffisante, je décidai de chercher un emploi plus sûr, dans une entreprise plus importante.

Givaudan SA à Vernier. Entré en 1968, j'ai d'abord fonctionné comme ingénieur de projets.



L'usine Givaudan de Vernier (2000)

Givaudan, qui avait été rachetée en 1963 par Hoffmann-la Roche, avait un urgent besoin de modernisation, en particulier dans le domaine de la sécurité. Nous devons remplacer ou créer des unités destinées à produire synthétiquement des bases entrant dans la préparation de compositions de parfums (de luxe ou pour usages moins distingués comme cosmétiques, lessives ou usages industriels). Un groupe de travail formé d'un ou deux chimistes et d'un ingénieur était chargé de proposer une installation et, si le projet était accepté par la direc-

tion, de le réaliser et de le mettre en service.

En juillet 1976 la société a eu le triste privilège de défrayer l'actualité à la suite de l'accident de Seveso où de la dioxine échappée d'une réaction qui s'était emballée avait pollué la région. Heureusement je n'ai pas été vraiment concerné par le drame, contrairement à mon chef Jurg Sambeth qui a terriblement souffert des accusations portées contre lui (voir le DVD Gambit).

A cette époque j'ai été nommé chef du département ingénieurs et à ce titre je me suis aussi occupé des filiales situées à l'étranger. Ceci m'a valu de nombreux voyages aux USA, au Canada, en Argentine et au Brésil. Et aussi en Asie, Japon, Hong-Kong, Singapour, sans compter les pays d'Europe où Givaudan exploitait des usines.

J'ai terminé ma carrière comme assistant du directeur technique, Dr. Rigassi et fus mis à la retraite anticipée à 63 ans, en 1992, lors de la fusion de Givaudan avec Roure, sociétés filiales toutes deux d'Hoffmann-la Roche.

Les premières semaines de retraite m'ont semblé vides et j'ai ressenti le manque de contact humain et la perte de pouvoir sur nombre de subordonnés, mais rapidement j'ai repris le dessus en réorientant mes activités. Et j'ai surtout profité du temps libre.



Le bateau (Psaros 40) va être descendu sur la quille oscillante. Celle-ci est actionnée par des vérins hydrauliques situés dans la coque.

Finalement, en tant que spécialiste de sécurité, j'ai assisté diverses PME genevoises utilisant des produits chimiques dangereux. Il fallait les aider à rédiger les rapports demandés par l'Etat résumant leurs efforts en matière de sécurité.

J'ai aussi rejoint le groupe Adlatus qui fonctionne comme conseiller d'entreprise, principalement en matières financières. Je n'y suis pas resté très longtemps, car les besoins en matières techniques étaient pratiquement nuls.

J'ai aussi passablement aidé le chantier naval Psaros. J'ai fait de nombreux calculs de résistance mécanique de divers éléments de construction (par ex. les quilles oscillantes des Psaros 40).

OU L'ON PARLE D'EVOLUTION TECHNOLOGIQUE

Pour les jeunes d'aujourd'hui les machines, engins et appareils utilisés quotidiennement peuvent sembler exister depuis toujours. Mais en réalité durant ces cent dernières années des bouleversements technologiques incroyables sont intervenus.

A l'époque où François et Jeanne-Marie, mes parents, sont nés soit tout au début de XXème siècle, la vie était considérablement plus rude, mais les gens ne semblaient pas malheureux, si je repense à ce qu'ils racontaient de leur enfance et de leur jeunesse.

La vie dans la maison était nettement moins confortable qu'aujourd'hui. En ce début de siècle, on utilisait encore le gaz pour s'éclairer le soir. L'électricité, énergie toute nouvelle mais plutôt chère, a d'abord été utilisée pour l'éclairage des grands hôtels et des salles de spectacles. Seuls les logements de grand luxe disposaient d'une salle de bains; il n'y avait pas de chauffage central, mais un ou deux fourneaux, placés dans l'une ou l'autre des pièces principales, dispensaient un peu de chaleur. Ces fourneaux brûlaient du charbon que l'on allait chercher à la cave dans un grand seau, bien lourd. Chaque matin, il fallait rallumer le feu.

A la cuisine, pas de frigo ni aucune de ces machines qui facilitent le travail de la ménagère. Pour cuisiner, le gaz remplaçait progressivement les fourneaux à bois. Sous la fenêtre de la cuisine, il y avait un garde manger, avec une grille donnant sur l'extérieur, où les aliments périssables étaient entreposés. A cette époque, les ménagères faisaient les courses tous les jours; il n'y avait pas de grands magasins mais de petites échoppes, épicerie, boulangerie, boucherie, laiterie. Les restaurants et les bistros utilisaient des glacières, c'est-à-dire de grandes armoires, bien isolées, où l'on plaçait des blocs de glaces pour rafraichir bière et limonades. Ces blocs de glaces étaient livrés, chaque jour, depuis l'usine de brasserie, par des chars tirés par de gros chevaux.



La lessive était toute une affaire: généralement, à la cave ou au grenier de l'immeuble on trouvait une grande cuve, appelée lessiveuse, chauffée au bois, où une femme engagée pour la journée, aux mains rouges et au visage transpirant, faisait cuire draps et linges. Le repassage se faisait avec de petits fers chauffés au gaz ou avec de gros fers dans lesquels on mettait des braises de charbon de bois. Inutile de dire qu'à cette époque seuls les grands hôtels disposaient d'ascenseurs.

Dans le milieu de mes grands parents, rares étaient les mères de famille qui travaillaient; occupées à la maison aux nombreuses tâches ménagères, elles étaient souvent aidées par une bonne, bonne qui

s'occupait avec un grand dévouement des enfants. Ces bonnes, presque toujours

originaires de la campagne, gagnaient très peu et bien rares étaient celles qui se mariaient.

Les transports en ville se faisait à pied, à vélo ou en tram. Le tram, au début du



Ford T autour de 1910



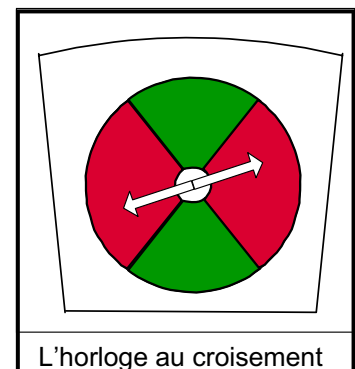
Le tram tiré par une locomotive à vapeur vers 1895

XX^{ème} siècle, venait de remplacer les petites locomotives à vapeur, crachotantes et fumantes, par des motrices électriques. A Genève, un vaste réseau, tant en ville qu'à la campagne a été mis en place progressivement et achevé autour des années 1930. En 1900, un ou deux riches excentriques circulaient dans notre ville au volant de pétaradantes automobiles. Celles-ci n'étaient pas faciles à maîtriser: il faut de sérieux biceps pour faire démarrer le moteur à la manivelle (« aucune femme n'y arrivera jamais, pensent ces valeureux chauffeurs »); les phares à acétylène n'éclairaient pas au delà de quelques mètres et il faut savoir réparer les pneumatiques car on crève souvent sur des routes où sabots de chevaux et souliers sèment leurs clous.

Pour aller de ville à ville il n'y avait que le train, avec des wagons au confort assez spartiate et, après un long voyage, on arrivait les vêtements constellés de points noirs, cadeau de la locomotive à vapeur. Par exemple, vers 1900, pour aller de Genève à Paris, il fallait compter une journée ou une nuit entière.

Au cours du XX^{ème} siècle tout cela changea progressivement et les deux guerres mondiales (celle de 14-18 et celle de 39 - 45) ont fortement contribué, non seulement à l'évolution des techniques mais aussi des comportements humains. Remarquables furent les progrès dans la vie de tous les jours: de nombreuses machines ou appareils sont apparus et ont facilité le travail des ménagères: frigorifiques et congélateurs, cuisinières électriques, aspirateurs, machines à laver le linge et la vaisselle, fers à repasser, et j'en oublie.

L'automobile a aussi considérablement évolué. En 1939, à Genève, on ne voyait encore que peu de voitures parmi des flots de cyclistes. Il n'y avait qu'un seul feu de circulation, au croisement rue du Stand - Blvd Georges Favon. En réalité, c'était une sorte d'horloge, suspendue au milieu du carrefour avec, sur chacune de ses 4 faces, une aiguille tournant lentement et passant alternativement sur un secteur rouge puis vert, puis rouge et ainsi de suite. Depuis cette époque les voitures ont fait de gros progrès en sécurité, confort et réduction de la pollution,



L'horloge au croisement

mais le revers de la médaille est le terriblement encombrement des villes.

L'aviation: il a fallu attendre l'immédiat après-guerre pour qu'il soit possible de traverser l'Atlantique, grâce à des quadrimoteurs construits aux USA, mais, au début, ceux-ci devaient faire escale à Shannon, Irlande, et à Gander, Terre Neuve, pour se ravitailler. Ces avions étaient relativement lents et leur rayon d'action assez limité. A cette époque, les vols étaient très chers et réservés aux voyageurs aisés. Les « jets », à réacteurs, introduits dès 1960 ont sensiblement raccourci la durée des vols. Aujourd'hui, grâce à des appareils toujours plus gros et plus économiques, l'avion s'est incroyablement popularisé sous l'impulsion de la concurrence et des compagnies « low-cost ».



Un quadrimoteur à hélice Constellation

La machine à écrire: utilisée pour écrire lettres et rapports, au début manuelle, s'est progressivement perfectionnée en devenant électrique. Mais quelle corvée quand il fallait taper plusieurs copies au moyen de papier carbone, et quel travail acrobatique pour corriger des fautes. Les dactylos d'alors étaient de véritables « pros »! Aujourd'hui plus de machines à écrire, remplacées par l'ordinateur ni de dactylos.

Le transistor: Les développements les plus extraordinaires et surtout non prévisibles l'ont été dans les domaines des télécommunications et de l'informatique. Jusqu'au début des années 50 un poste de radio utilisait des tubes électroniques, d'où appareils volumineux et dégageant beaucoup de chaleur. L'invention en 1947 du transistor par 3 chercheurs de Bell Telephone (prix Nobel de physique) a révolutionné les télécommunications en permettant de fabriquer des récepteurs radio beaucoup plus petits, fonctionnant sur piles et beaucoup moins chers. Bientôt les circuits intégrés, qui réunissent dans un espace presque microscopique une multitude de fonctions, ont permis la réalisation de nombreux appareils, de plus en plus performants et moins encombrants.

Les téléphones en Suisse, après la seconde guerre, étaient automatiques, mais pour parler à l'étranger il fallait passer par la standardiste, jolie voix, mais quelle attente si l'on voulait Paris ou Londres ! De plus l'international était très cher et les Amériques absolument hors de prix. Au bureau, chez Carrier, par exemple, on n'appelait jamais la maison-mère, aux USA.

Chez Carrier en 1957 nous avons installé un Telex, c'est-à-dire une machine sur laquelle on tape le texte à envoyer, ce qui perfore une bande de papier. Cette bande sert ensuite à transmettre le message au destinataire. On peut, bien entendu, recevoir des messages, mais ceux-ci ne peuvent comporter que du texte. La poste a longtemps utilisé des Telex (aussi appelés téléscripteurs) pour transmettre les télégrammes. Mais, dépassés par le progrès, Telex et télégrammes n'existent plus depuis quelques années.

Aujourd'hui on téléphone dans le monde entier; toutes les connexions sont automatiques et en 50 ans les prix ont probablement été divisés par un facteur de 10. Le téléphone portable s'est fortement développé à partir de la fin des années 1990 et il

a fait la conquête du monde en quelques années . De plus en plus perfectionné, muni d'un appareil photo, il peut même se raccorder à internet.

Ordinateurs. Peu après la fin de la 2ème guerre mondiale la société américaine IBM réussit à construire un ordinateur fonctionnant avec des milliers de tubes électroniques, Cette machine, grosse comme une villa, et consommant des quantités considérables de courant électrique, avait une puissance de calcul bien inférieure à celle d'un PC d'aujourd'hui. Bientôt l'utilisation de transistors et de circuits intégrés permet de réduire la taille des ordinateurs tout en augmentant leur performance. Progressivement ces machines se sont perfectionnées et leur coût a diminué d'une façon incroyable. Lorsque je suis entré chez Givaudan, en 1968, notre directeur technique nous a montré la calculatrice qu'il venait d'acheter pour Fr. 4 000.- (soit env. 8 000.- d'aujourd'hui) et cette machine ne faisait que les 4 opérations, bien moins qu'une calculette d'aujourd'hui, coûtant à peine une dizaine de Francs.

Il peut être intéressant de relever que, dans les années 60, les quelques fabricants d'ordinateurs ne préconisaient que de très grosses machines destinées aux grandes entreprises, aux universités et aux gouvernements. La philosophie de l'époque s'opposait à ce que l'ordinateur soit mis à la disposition de tout un chacun. En révolte contre ces idées, en 1976, trois jeunes ingénieurs et informaticiens ont imaginé de construire dans leur garage en Californie une petite machine, qu'ils ont appelée « Apple ». Cet engin, tout d'abord fabriqué à la main, a eu du succès, surtout auprès des jeunes financiers confrontés à des calculs complexes. En évoluant aux cours des ans, cette machine primitive est devenu le « Mac » que tout le monde connaît.

IBM, presque en parallèle, a lancé son « Personal Computer » ou PC . Toutefois, pour fonctionner, cette machine avait besoin d'un logiciel et c'est Bill Gates qui a développé le « système d'exploitation » appelé MS-Dos, donnant à la machine son « intelligence ». Aujourd'hui le système, considérablement perfectionné, est devenu « Windows » et a rendu Bill Gates milliardaire. Le PC a eu un immense succès et a été copié par de nombreux concurrents.

Le Fax a été introduit dès les années 70; il permet de transmettre des facsimilés par l'intermédiaire de lignes téléphoniques, Ce système, extrêmement pratique, est encore utilisé, mais progressivement les fax sont remplacés par internet.

Internet, ce système extraordinaire, proposé par un chercheur du CERN en 1990, s'est propagé rapidement dans le monde entier. En rendant possible la communication entre personnes depuis un ordinateur personnel, il a gagné des millions de branchés. Outre l'envoi de textes, de fichiers, de dessins, de photos, etc. il permet d'accéder à des banques de données et d'utiliser des moteurs de recherche. Grâce à des liaisons de plus en plus rapides, comme ADSL, les temps de communication, qui étaient frustrants du temps des modems sont devenus tout-à-fait acceptables. L'avantage ou plutôt l'inconvénient d'Internet, est que toute les communications sont gratuites, ce qui entraîne une prolifération pléthorique de messages, de pubs non souhaitées ou d'envois indésirables qui encombrant les écrans.



DANS LEQUEL JE FONDE UNE FAMILLE



Première communion à St-Gall

En 1963 j'ai rencontré Helena Doebeli, une jeune fille née à St. Gall, qui travaillait à Genève depuis quatre ans. Elle était la secrétaire du directeur général de Dupont de Nemours.

Helena était la dernière fille de Paul et Martha Doebeli. Monsieur Doebeli travaillait aux PTT comme ingénieur des téléphones. La famille habitait Saint-Gall dans une maison qui leur appartenait à la Linsenbühlstrasse.

Helena a fait ses premières classes à l'école primaire de la ville puis ses études secondaires chez les sœurs catholiques tout près de la cathédrale. Toute sa vie elle a gardé un mauvais souvenir de l'enseignement de ces quelques années où les bonnes sœurs préconisaient une morale étriquée et un rigorisme étroit.

A Saint-Gall, en hiver, on skie déjà tout petit. Helena raconte qu'ils prenaient le train qui monte en direction d'Appenzell et qu'ils redescendaient à skis ou en luge, à toute vitesse, sur la route (pas de voitures à l'époque) ou dans les champs enneigés.



Ecole primaire vers 13 ans. Helena est au 2ème rang depuis le haut, la deuxième depuis la gauche

Marianne, la sœur aînée, avait épousé un italien, Franco Della Pietra, fonctionnaire au ministère des Postes et ils habitaient Rome.

Paul, le deuxième enfant, né en 1928, avait 6 ans de plus qu'Helena. Après ses études de Betriebswirtschaft à la Handelshochschule de Saint-



Ecole catholique secondaire de jeunes filles. Helena, 16 ans, est à droite, deuxième rang



Helena à 10 ans env.



Helena à 12 ans env.

Gall, suivies par un doctorat à l'université de Berne, il travailla d'abord chez Sulzer à Winterthur, puis fut engagé par Visco Suisse (filiale de Rhône Poulenc) à Emmenbrück Lucerne où il s'occupait de marketing. C'est là qu'il rencontra Elsy Kung qu'il épousa en 1958. Helena et Paul s'adoraient et se revoyaient toujours avec grand plaisir.

Helena avait deux oncles



Paul en visite au Chemin de la Montagne, Chêne-Bougeries



Elsy avec son beau-père, peu de temps après son mariage avec Paul

et une tante qui habitaient à Genève et qui dirigeaient un restaurant; grâce à eux elle fit à plusieurs reprises des séjours dans cette ville.

Helena, ses études terminées, travailla une année à Saint-Gall dans une entreprise appelée Stoffel qui fabriquait des tissus de luxe (en particulier de magnifiques foulards). Puis elle alla à Zürich où elle travailla comme secrétaire dans un magasin de mobilier très design. C'est probablement là qu'elle acquit son intérêt pour le mobilier (moderne et surtout ancien) et son sens de l'arrangement des intérieurs.

Rappelée à St-Gall, elle eut, à 20 ans, la triste charge de s'occuper de sa mère qui se mourait d'un cancer. Après le décès de celle-ci, elle retourna quelque temps à Zürich où elle reprit son ancienne occupation.

Pour perfectionner l'italien dont elle avait acquis de bonnes notions à l'école, Helena se décida à passer une année à Rome. Elle fut accueillie et logée par Marianne et Franco. A cette époque Marianne travaillait à la FAO et son mari au ministère des postes. L'ambiance était souvent orageuse, car les époux Della Pietra étaient très soupe-au-lait et il ne fallait pas grand-chose pour déclencher des scènes terribles.

Helena avait trouvé du travail dans une agence de voyage où, bien entendu, on ne parlait que la langue du pays. Après cette année en Italie elle maîtrisait l'italien parfaitement. Il faut dire que les trois enfants Doebeli étaient extraordinairement doués pour les langues et qu'ils parlaient allemand, français, anglais, italien sans le moindre accent. Ils étaient aussi capables d'imiter avec beaucoup de pittoresque les divers accents alémaniques.

Depuis Rome, Helena avait cherché du travail à Genève, car elle était attirée par le prestige de cette ville. Répondant à une annonce elle fut engagée par Dupont de Nemours qui venait de s'installer à Genève. Les débuts de Dupont à Genève furent très modestes et lorsque Helena commença son travail, la société ne comptait que 5 ou 6 employés, tous américains, sauf elle. Mais très vite Dupont à Genève grandit. Helena, grâce à ses dons linguistiques et ses compétences, obtint bientôt le redoutable honneur d'occuper le poste de secrétaire du directeur général qui était « très autoritaire », mais Helena réussissait fort bien à « l'appivoiser ».

Helena s'était trouvé un fort joli studio à la rue Crespin, et chaque matin elle prenait sa petite Renault pour aller travailler.

Janvier 1963 j'ai été invité par un ami à un week-end de ski à Haute-Nendaz . Il avait aussi invité Helena qu'il avait rencontrée à Zermatt à un cours de godille. Il faisait glacial, et en prenant l'arbalète Helena a été frappée par le câble du ski-lift qui a déraillé de sa poulie et elle a été grièvement blessée. Transportée à l'hôpital de Sion, elle a été fort bien soignée et après une assez longue période de convalescence dans un sanatorium de Montana, puis dans une pension de cette station elle a pu rentrer à Genève et reprendre progressivement son travail.



Helena sur son lit d'hôpital lors d'une visite de son frère

Au printemps 1963 j'avais entrepris un long voyage en Amérique. A mon retour j'ai retrouvé Helena guérie et nous sommes sortis ensemble à de nombreuses reprises ; nous sommes rapidement tombés amoureux et avons bientôt décidé de nous marier. Mes parents ont accueilli très chaleureusement la fiancée de leur fils aîné qui s'était finalement décidé au mariage à près de 35 ans. Avec Helena je suis allé à St-Gall demander sa main à son père et là-bas j'ai aussi été fort bien reçu.

Et, en vue du mariage, nous avons déménagé dans un appartement un peu plus grand, toujours à la rue Crespin.

Notre mariage a été célébré le 4 avril 1964 en l'église de Ste-Thérèse par mon oncle Jean, bénédictin, venu d'Hautecombe par autorisation spéciale du père abbé. Voici quelques photos tirées de notre album de mariage.



Une soirée peu avant le mariage

MARIAGE 04. 04. 64



Les jeunes mariés



Jeanne-Marie et François Deshusses



Henny et Jacques Deshusses



Sylvia Jonaton et Daniel Deshusses

Un apéritif à l'école hôtelière, près de l'ONU, a suivi la cérémonie, puis un repas avec une trentaine d'invités au restaurant de la Belotte, géré par Phyllis, la cousine d'Helena.

Après notre voyage de noce, une semaine de ski à Verbier et une autre à Zermatt, nous avons repris nos activités professionnelles à Genève.



Françoise à 2 ou 3 jours

Bientôt Helena s'est trouvée enceinte et le 3 mai 1965 naissait une petite fille que nous avons appelé Françoise.

Peu avant la naissance, Helena avait décidé d'arrêter de travailler pour pouvoir s'occuper du bébé.

Notre appartement était un peu trop petit car il n'y avait pas de chambre pour Françoise. Il fallait chercher plus grand.

Après de nombreuses démarches, nous avons trouvé un appartement dans un nouvel ensemble tout moderne, à Chêne-Bougeries et nous avons emménagé en automne 1966 au 82 chemin de la Montagne, dans un immeuble construit par la Winterthur Assurances.



Baptême de Françoise. En arrière-plan Marguerite et Jeanne-Marie.



Janvier 1967, Françoise devant notre immeuble

amitiés, forgées dans la nécessité, sont encore vivantes aujourd'hui bien que plusieurs amis aient, depuis, quitté le chemin de la Montagne. Dans l'immeuble voisin (Rentenanstalt) nous nous sommes aussi fait des amis.



La plage de s-Gravenhague, à 10 min. de notre maison.



Madurodam, ville miniature

Au printemps 67 j'ai dû aller en Hollande mettre en service une machine dans une usine de produits laitiers, située à une vingtaine de km de la Haye. Je suis parti en voiture et j'ai rapidement trouvé, grâce à l'aide de la mère de Henny, un logement à s-Gravenhague un quartier de la Haye. Helena et Françoise, quelques jours plus tard, ont pris l'avion pour me rejoindre. Il s'agissait d'un petit appartement au 2ème étage d'une maison typiquement hollandaise, avec un escalier étroit et très raide, où nous avons habité un peu plus d'un mois. Chaque jour je prenais le bus pour me rendre à l'usine; mère et fille allaient souvent se promener au bord de la mer, le temps le permettant. Dans ce pays, le vent est incessant et plutôt froid. Le week-end nous avons fait des excursions dans la région et même jusqu'à Bruxelles.

De retour à Genève nous avons retrouvé notre appartement. Lentement les conditions s'amélioraient: nous avons enfin le téléphone, un camion de la Migros s'arrêtait devant la maison et les chemins environnants

n'étaient plus boueux.

Bientôt Helena s'est aperçue qu'elle attendait à nouveau un bébé, mais malheureusement après quelques mois le fœtus a développé une infection grave et la grossesse n'a pu être menée à terme. Nous avons vu le petit corps, c'était une fille et je l'ai baptisée. Inutile de dire que c'est un gros choc de perdre un bébé.



Un Corsaire comme le nôtre

Peu de temps avant notre mariage, j'avais commandé un petit voilier habitable, un Corsaire, bateau que nous sommes allés chercher à St. Gingolph. Nous avons fait de nombreuses ballades et croisières et Françoise, bien attachée avec un harnais, nous a accompagnés.

Le bateau était amarré au port des Eaux-Vives. De là nous avons assisté à plusieurs reprises aux feux d'artifice de la mi-août.

Bientôt un nouveau bébé s'est annoncé, qui est venu au monde le 12 juillet 1968 et c'était Laurent, né par césarienne.



L'hiver le Corsaire est sur les plots

Bientôt un nouveau bébé s'est annoncé, qui est venu au monde le 12 juillet 1968 et c'était Laurent, né par césarienne.



Françoise 3 1/2 ans, Laurent 3 mois



Et vogue le Corsaire

Une vie tranquille s'était installée au chemin de la Montagne. Nous avons passablement de contact avec quelques voisins sympathiques et bientôt s'est fondée une association des habitants de nos immeubles, Une fois par année nous organisons une fête où l'on mangeait du jambon à l'os avec du gratin de pommes de terre. On dansait et c'était très gai.



C'est chic une 2 CV



Noël 1972 : Françoise 7 1/2 ; Laurent 4 1/2



Noël 1974

Après la naissance de Laurent nous avons décidé de vendre le Corsaire car il est difficile de naviguer et en même temps de surveiller deux petits enfants.

Helena s'est achetée une voiture, au début une Fiat 500 qui était toujours en panne, puis une 2CV qui roulait sans problème.

Françoise et Laurent grandissaient et bientôt ce fut l'école. Pour les enfants le chemin de la Montagne était idéal: ils pouvaient jouer dans les grandes surfaces vertes autour des immeubles, loin de la route et les parents n'avaient aucun souci. Ils avaient aussi de belles places de jeux.

En hiver nous allions skier. Parfois avec des amis, à Verbier, à Wengen et même à Klosters. Et souvent nous partions pour la journée en Savoie, aux Gets, à la Clusaz, ou ailleurs.

L'été nous avons conduits assez souvent à la montagne, où nous avons, à plusieurs reprises, loué un chalet.

Les Noëls étaient fêtés en famille: la tradition voulait que nous nous retrouvions avec Jacques et Daniel plus femmes et enfants à la rue Carteret où François et Jeanne-Marie préparaient toujours le même repas, c'est-à-dire jambon chaud et haricots. Puis lorsque les parents n'ont plus eu la force de cuisiner ce sont leurs enfants qui apportaient le repas.

Les enfants grandissaient et pour Françoise ce fut le cycle dans les baraques de la Gradelle, puis le collège de Candolle à la rue d'Italie, où elle obtint sa matu en 1984. Laurent, lui, après l'école primaire, suivit quelques années l'Ecole Moser au Ch. de la Montagne. Mais finalement il

choisit de faire un apprentissage d'électricien, et il eut le mérite de bien réussir l'examen d'entrée aux Services Industriels de Genève. Coursus qu'il termina avec succès.

Les enfants, surtout Laurent, se plaisaient beaucoup au chemin de la Montagne, mais les parents trouvaient le logement un peu exigu, et aussi le voisinage plus aussi sym-

pathique qu'au début. Pour ces raisons, je m'étais inscrit auprès de Givaudan dont la caisse de pension disposait de nombreux appartements.

Finalement, on nous a proposé un appartement de 8 1/2 pièces, dont personne ne voulait, car trop éloigné de l'usine. Et c'est ainsi que 1er avril 1976 nous avons emménagé av. Ernest-Hentsch N° 10 après avoir effectué de nombreux travaux: tapisseries dans toutes les pièces, installation électrique, vitrification des sols, etc.

Quelle chance d'avoir obtenu cet appartement: de la lumière, de grandes pièces, une chambre à coucher pour chaque enfant et de quelle taille! Avec ces beaux salons, quelle facilité de recevoir de nombreux invités. Et une situation agréable, tout près du lac et des parcs, près de la ville (à pied) et bien desservi par les transports publics.

Lorsque les enfants ont grandi, Helena a cherché du travail comme secrétaire à mi-temps. Elle avait trouvé une occupation auprès d'un courtier en assurances mais ce travail et surtout les collègues ne lui plaisaient pas trop. Après quelques petits boulots elle décida de se consacrer plutôt au bridge.

Après avoir suivi des cours, elle se mit à jouer dans divers clubs puis à organiser chez nous ou ailleurs des tables de bridge. C'était très sérieux et comme dans les grands matchs on ne dit pas un mot (les annonces se font en montrant des cartons). Helena a participé à de nombreux tournois où elle sortait avec des rangs très honorables. Par le bridge, Helena se fit de nombreuses amies qui s'invitaient pour des repas aux quels parfois les maris étaient conviés.

Helena adorait les travaux manuels: elle tricotait de magnifiques chandails; elle avait acheté une belle machine à coudre Elna avec laquelle elle s'était cousu de jolies robes élégantes taillées avec des patrons. Elle s'était prise de passion pour le patchwork; avec un outillage spécialisé et des livres américains, elle a réalisé de ravissants quilts.

Fin 1992, j'ai été mis à la retraite et pour Helena le changement était grand. Elle se faisait beaucoup de soucis craignant que nous soyons dans la dèche. En réalité la baisse de revenus n'a pas été trop ressentie, mais par précaution elle a vendu sa petite Lancia qu'elle adorait.

Peu de temps après, elle a commencé à avoir des problèmes de santé. Au début on ne comprenait pas bien ce qui la gênait mais bientôt le mal a été diagnostiqué: l'ostéoporose, c'est-à-dire une décalcification des os. Elle a eu de forts tassements de vertèbres qui lui causaient d'effroyables douleurs dans le dos. Le matin, je devais l'aider à se redresser dans le lit et il fallait plus d'une heure pour passer de la position horizontale à la position assise, car des lancées terribles la rejetaient en arrière. Elle passait ses après-midi assise dans un fauteuil à lire ou à tricoter ou encore à faire une patience.

Après plusieurs mois, les muscles du dos se sont progressivement habitués aux déformations des vertèbres et ont cessé de protester par ces lancées douloureuses. Les médecins ont finalement trouvé les médicaments qui ont pu diminuer l'ostéoporose au point qu' Helena a pu vivre normalement, à condition de ne pas brusquer son squelette. Elle a pu reprendre le bridge avec ses amies. Elle est même revenue sur le voilier pour quelques courtes croisières.

Nous avons fait, après sa guérison quelques beaux voyages. A Los Angeles pour voir Laurent qui perfectionnait son anglais, en particulier grâce à une charmante

amie, Julie, qui nous a prêté son délicieux petit appartement à Santa Monica. Une autre année, sur les conseils de Daniel nous avons fait un beau voyage en Jordanie. Avec une voiture de location, nous avons visité de superbes sites, y compris, bien entendu, Petra. L'année suivante nous avons pris part à un voyage organisé d'une semaine en Syrie. Nous étions une dizaine de personnes, toutes fort sympathiques, dans un minibus avec un guide remarquable. Un voyage enchanteur: les villes antiques gréco-romaines, Palmyre, le royaume de la reine Zénobie, le Krak des chevaliers construit par les croisés, les mosquées arabes, les souks aux milles odeurs mystérieuses.

Malheureusement, quelques années plus tard la santé d'Helena s'est à nouveau dégradée. Les médecins ont découvert une tumeur à la vessie et il a fallu faire intervenir les moyens lourds, tels que chimio et radiothérapie, qui après l'avoir horriblement fatiguée l'ont apparemment guérie, mais ce n'était qu'une rémission, rémission dont nous avons profité pour faire deux séjours à Sharm El Sheik, dans le Sinaï, une fois au printemps et une fois en novembre. Helena avait beaucoup apprécié la mer, le soleil et une excursion au couvent de Sainte Catherine, en plein désert. Moi, j'ai eu le bonheur de nager avec mes lunettes parmi des milliers de poissons multicolores. J'ai aussi fait une plongée avec bouteilles: c'est extraordinaire.

Nouvelle rechute au printemps 2000: le foie est atteint et l'on recommence avec des séances de chimio et les terribles fatigues qui s'ensuivent. Mais les traitements sont efficaces et le cancer semble bien éradiqué. En mars 2001 nous participons à l'apéritif d'ouverture de la saison à la Nautique. Tous les amis rencontrés là-bas la félicitent pour sa forme magnifique. Sa silhouette s'est superbement amincie et elle respire la guérison.

Malheureusement, quelques jours plus tard, elle est prise de vertiges, se sent mal et nous courons chez le médecin qui, après quelques tests et un scanner, détecte une tumeur au cerveau. Malgré une série de séances de radiothérapie le mal progresse irrémédiablement.

Helena est de plus en plus mal. Laurent décide de venir habiter chez nous et se montre un infirmier très efficace. Mais la maladie est plus forte: il faut se résoudre à l'hospitaliser. Début mai, elle entre à ce qui s'appelait alors le CESCO (aujourd'hui l'hôpital de Bellerive) où elle est soignée avec dévouement par un personnel formé aux soins palliatifs. Il semble que la tumeur a transformé ses perceptions et qu'elle ne réalise pas qu'elle est en train de mourir; elle est toute consentante et ne parle pas de son état. Mais très vite elle faiblit. On lui donne de plus en plus de morphine pour estomper la souffrance. Bientôt, elle perd conscience et la doctoresse qui la soigne me dit qu'il n'y a plus d'espoir.

Le 20 mai vers 14 h je suis à côté d'elle et je lui tiens la main, elle respire de plus en plus doucement et soudain plus rien. Helena a terminé sa vie dans ce monde.

FIN

